Ami du Clergé du 3 avril 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour le Jeudi Saint. — Le festin eucharistique, 193.
Pour le Vendredi Saint. — La liberté du Christ dans sa Passion, 195.
Sermons pour Pâques. — I. « Resurrexit sicut dixit, » 198. — II. La divinité de Jésus prouvée par sa mort et sa résurrection, 200. — III. La résurrection des corps, 202.
Cinq minutes d'Evangile. — XXII. *Pâques :* Fruits des fêtes pascales, 204.
Cours de prônes sur le Décalogue. — XXXVIII. Injustices dans les prêts et les procès, 204.
Les Litanies de S. Joseph. — XVII. *Modèle des travailleurs :* La sainteté dans le travail, 206.
La prédication des choses qui nous entourent. — 26. L'agneau, 207.

POUR LE JEUDI SAINT

LE FESTIN EUCHARISTIQUE

Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.
J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous.
(Luc, xxii, 15).

Mes frères,

Est-il bien vrai que vingt siècles déjà nous séparent de la scène sublime que nous commémorons ce soir ? Pour des âmes croyantes, en effet, comme les vôtres, il n'y a aucune différence entre la cérémonie qui nous rassemble en ce moment et celle qui eut lieu au Cénacle, à Jérusalem, la veille de la Passion du Sauveur. Pour une bonne partie de cet auditoire si pieux, j'aime à le croire, la Pâque céleste de la communion a déjà été mangée ce matin et vous êtes là, ô Sauveur aimable et adoré, sur ce trône d'amour que des mains pieuses vous ont élevé dans ce magnifique reposoir. Il me semble vous entendre répéter dans la joie de votre âme et de votre tendresse satisfaite cette parole rapportée par S. Luc : « *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum.* J'ai désiré d'un grand désir manger cette Pâque avec vous, — et maintenant je suis heureux. »

Oui, vous êtes là, Seigneur Jésus, continuant avec nous, dans votre Sacrement, les célestes agapes de jadis. Le catéchisme nous l'enseigne et nous le croyons de toute l'énergie de notre foi : dans ce petit morceau de pain semblable à celui que vous prîtes à la dernière Cène entre vos mains saintes et vénérables, ou plutôt dans cette hostie, apparence seulement d'un pain qui n'est plus, vous êtes réellement, véritablement et substantiellement présent comme Dieu et comme homme. Ce reposoir où vous résidez en ce moment est donc bien un nouveau Cénacle, et non moins favorisés que vos Apôtres, nous jouissons à notre tour, en votre divine compagnie, des délices que nous a procurées la communion de ce matin.

Sous le regard de Jésus et avec le secours de sa grâce, je voudrais, m. f., vous dire en quelques mots quelle est la touchante et sublime *origine* du mystère que nous célébrons aujourd'hui et quel *accueil* nous devons faire à l'appel que, de son tabernacle, Jésus nous adresse.

I

Ce fut le rêve du Christ pendant toute sa vie, son grand et incessant désir, comme nous l'apprend le texte que je vous citais tout à l'heure, qu'on pût dire un jour de lui et de nous ce qu'il avait dit lui-même du premier couple humain à l'origine du monde : « *Erunt duo in carne una.* Ils seront deux dans une seule chair. » (Gen., ii, 24). Et ce rêve, la cérémonie d'aujourd'hui nous apprend comment il l'a réalisé : c'est en instituant la Pâque nouvelle, la Pâque de l'Eucharistie, et en la mangeant avec nous par la sainte communion.

Admirons ici, m. f., la générosité et la puissance d'un amour qui aspire à l'union la plus étroite. Aucune des unions d'ici-bas ne peut être comparée à celle qu'opère l'Eucharistie. « Dans les transports de l'amour humain, s'écrie audacieusement Bossuet, qui ne sait qu'on voudrait s'incorporer en toutes manières, enlever jusqu'avec les dents ce qu'on aime, pour s'en nourrir et pour s'y unir ? » Est-ce que les caresses maternelles n'en sont pas un touchant témoignage, et n'avez-vous jamais entendu une mère dire à son petit enfant en le couvrant de baisers : « Je t'aime tant que je voudrais te manger » ?

Mais, comme l'a si bien dit Sully-Prudhomme dans ses *Solitudes :*

Les caresses ne sont que d'impuissants transports,
Infructueux essais du pauvre amour qui tente
L'impossible union des âmes par les corps.

Le poète disait vrai, car il parlait seulement de l'amour humain. « Mais, ajoute Bossuet, ce qui est impuissance et folie dans l'amour corporel, est sagesse et réalité dans l'amour de Jésus. »

Quand notre aimable Sauveur passait dans les bourgades juives, pendant sa vie apostolique, et que sur le seuil des maisons il voyait les mères galiléennes dévorer de baisers leurs enfants, ce spectacle le rendait songeur et lui faisait envie. Dès lors il s'était dit : « Je ferai mieux ! » Et nous savons aujourd'hui s'il y a réussi. Le baiser d'une mère, ce n'est qu'une communion commencée. Jésus, lui, a inventé la communion complète. Lorsqu'il est descendu, comme il l'a fait ce matin, par la communion eucharistique, dans le fond de nos âmes, nous avons pu dire en toute vérité avec l'Epouse du Cantique : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui. » (Cant., ii, 16). Nous sommes deux en effet dans une seule et divine chair.

II

O âmes chrétiennes, épouses bien-aimées du Christ, pourriez-vous, après cela, vous séparer de ce divin Epoux ? En est-il parmi vous qui invoqueront, pour s'éloigner de lui, ces tristes prétextes qu'il a lui-même signalés et flétris dans une des paraboles de l'Evangile : celle des invités (Luc, xiv, 18) ? Méditons-les ensemble pendant quelques instants, ces coupables excuses, car ces réflexions seront à la fois très pratiques et peut-être, hélas ! très actuelles.

« *Villam emi, habe me excusatum.* J'ai acheté une maison de campagne ; excusez-moi si je décline votre invitation, » disait le premier invité. — « Ne me parlez pas du festin de l'Eucharistie, dira à son tour tel mauvais chrétien. J'ai, moi aussi, ma villa de plaisance où je puis vivre bien au large, libre de toute contrainte, en négligé bourgeois, sans me soucier de la flaque de boue où je m'éclabousse ni des routes mauvaises d'où je reviens tout souillé. Excusez-moi, mon Dieu, si vous le voulez, car, c'est entendu, je n'irai pas communier. Mes distractions et mes plaisirs passent avant vous. »

« *Juga boum emi quinque.* J'ai acheté cinq paires de bœufs, c'est-à-dire : j'ai mes affaires, » disait un autre invité et disent à leur tour beaucoup d'au-

tres chrétiens. Ou mieux encore, selon l'interprétation qu'en donne le grand Docteur de l'Eglise, S. Augustin : j'ai mes cinq sens qui, eux aussi, vont par paires comme les bœufs. — « *Eo probare ea.* Je vais les essayer, » c'est-à-dire je veux m'en servir à ma guise, en user et surtout en abuser à plaisir. J'ai mes deux yeux : je veux les ouvrir à toutes les lectures dangereuses, à toutes les curiosités malsaines, à tous les spectacles défendus. J'ai mes deux oreilles : je veux qu'elles écoutent tous les propos flatteurs, médisants, ou même indécents et risqués. J'ai mes deux lèvres : je veux les faire servir à la raillerie, au mensonge, aux discours légers et coupables, et même aux pires sensualités. J'ai mes deux mains : je veux en faire des ouvrières d'iniquité, ou, ce qui revient presque au même, je ne veux en faire rien du tout. J'ai mes deux pieds enfin : je veux les promener, libres voyageurs, dans tous les sentiers du mal. Mon Dieu, pour communier avec vous dans l'Eucharistie, il me faudrait renoncer à la vie criminelle des sens. *Habe me excusatum.* Excusez-moi, mais je n'en ferai rien.

« *Uxorem duxi. Non possum venire.* Je ne puis aller à votre festin, parce que je viens de me marier. » Voilà le troisième prétexte qu'invoquaient les invités de la parabole évangélique. Voilà aussi la cause principale, mais généralement inavouée parce qu'elle est inavouable, qui retient tant d'âmes, au fond chrétiennes cependant, loin du banquet sacré de la communion eucharistique, autrement dit, loin des Pâques.

Oh ! oui, pauvre âme blessée, vous ne dites que trop vrai, hélas ! Vous venez de vous marier, mais c'est une passion, et quelle passion peut-être ? que vous venez d'épouser. Vous, c'est cette antipathie contre telle ou telle personne, antipathie qui va souvent jusqu'à la calomnie, la colère et peut-être même jusqu'à la haine. Vous, c'est telle injustice flagrante dans vos fonctions ou vos affaires, injustice que vous redoutez d'avoir à révéler et peut-être à réparer. Vous, c'est cette mollesse de cœur et de corps qui vous enfièvre et vous pervertit chaque jour davantage. Vous enfin, pour en venir à la réalité brutale, mais trop fréquente, hélas ! de nos jours surtout, c'est cette créature qui a pris à votre foyer domestique, ou du moins dans votre cœur et dans vos sens, une place qui ne lui appartient pas et qu'une autre réclame plus légitimement et surtout plus honorablement.

Uxorem duxi. Oh ! quelle triste compagne vous êtes-vous donnée, pauvre âme coupable ! En pareil cas le divorce est permis et même obligatoire. Ayez-en l'utile courage ! Eh quoi ? vous hésitez ? Je vous entends plutôt me répondre, en détournant la tête : « *Non possum venire.* Je ne puis pas ! Je suis dominé par cette passion et je ne veux pas briser ma chaîne. » Quel malheur pour vous et quelle ingratitude de votre part vis-à-vis de l'amour de Jésus-Hostie !

Vous parlez de maison de plaisance ? Aujourd'hui et surtout demain, Jésus-Christ va nous montrer la sienne : après l'étable de Bethléem et l'atelier de Nazareth, sa maison, ou plutôt son lit de plaisance, c'est le bois ensanglanté de la croix.

Vous avez, dites-vous encore, vos cinq sens, ces bêtes de somme que vous devriez maîtriser sous le joug, comme des bœufs puissants, et dont au contraire vous voulez user et abuser à votre gré ? Mais le Fils de Dieu fait homme a eu les siens, lui aussi, et voyez quel usage bien différent il en a fait pour vous ! Ses yeux, après avoir versé des larmes, pleurent maintenant du sang dans son agonie. Ses oreilles, les Juifs déicides les déchirent par leurs blasphèmes et leurs reniements. Ses lèvres brûlantes, on les désaltère ironiquement avec du fiel et du vinaigre. Ses pieds et ses mains ruissellent de sang et sont percés d'énormes clous. Et si, avant de monter au Calvaire, vous entrez en esprit au Cénacle, ou plutôt si vous vous arrêtez ce soir devant ce reposoir qui le représente et devant cette Hostie sacrée qu'il renferme, là encore Jésus vous offre en immolation ces cinq sens que vous voulez profaner. Ses yeux, dans l'Eucharistie, sont comme anéantis et ne voient plus. Ses oreilles n'entendent plus. Il a renoncé à la vie extérieure : il ne parle plus, il ne marche plus, il n'agit plus. Pour vous il s'est condamné à ne plus user de ses sens. Dès lors, après le martyre ou l'anéantissement des sens que subit Jésus, voudriez-vous encore abuser des vôtres ?

Quant à la troisième excuse qu'on invoque pour se dispenser de son devoir pascal : « *Uxorem duxi.* J'ai ma passion caressante et caressée à laquelle je suis lié par des chaînes que je ne veux ni ne puis rompre, » de grâce, cessez de la jeter comme en défi à l'amour de votre Dieu ! Entendez plutôt ce que ce Dieu abandonné vous crie par la voix du prophète Jérémie : « Revenez à moi, mes enfants, car c'est moi qui suis votre époux. *Convertimini, filii, quia ego vir vester.* » (Jér., III, 14). Ce soir même, ou demain au plus tard, brisez l'idole du sensualisme et, nouveaux Sicambres, brûlez aux pieds du Dieu de l'Eucharistie ce que vous avez jusqu'ici trop longtemps adoré.

* *

Vous connaissez sans doute, m. f., l'histoire de ce fameux roi d'Assyrie, Sardanapale, qui, de son vivant statue de boue et après sa mort statue de bronze, se dressait sur la place publique avec cette infâme inscription gravée sur son piédestal : « Passant, bois, mange, jouis ! le reste n'est rien. »

Sardanapale, c'est la grande idole de notre société moderne ; c'est le sensualisme et, réunis en lui, tous les obstacles qui s'opposent à la communion pascale dans la plupart de nos chrétiens d'aujourd'hui. Déifiée partout à l'heure actuelle, sur cette grande place publique qui s'appelle le monde, l'idole antique répète toujours le même appel déshonorant à l'humanité déchue : « Bois, mange, jouis ; le reste n'est rien ! »

Mais depuis deux mille ans aussi, Jésus-Christ se dresse chaque jour en face d'elle, non pas sur les places publiques, mais dans nos églises et sur nos autels. Depuis deux mille ans, le Christ appelle à ses pieds l'humanité coupable, pour la régénérer et l'arracher à la corruption et à la mort. Il lui sert son pain mystérieux ; il lui présente sa coupe divine et il lui dit du fond de son tabernacle : « Bois, mange, jouis de mes délices sacrées ; le reste n'est rien ! »

Pour lequel des deux allez-vous vous déclarer ce soir, m. f., en sortant de cette église, et demain, à l'occasion des Pâques ? Pour Jésus-Christ, ou pour Sardanapale ?

Si c'est pour Sardanapale, alors, étendez-vous sur un lit de roses ; attablez-vous au banquet de la vie sans retenue et sans remords. Ouvrez vos cinq sens au plaisir et votre âme à toutes les hontes ! Quand on en est là, en effet, le reste n'est rien !

Mais si, comme je l'espère de vos chères âmes et de cette belle paroisse, si c'est à Jésus-Christ que vous voulez être désormais, étendez-vous demain avec lui sur la Croix par une sincère pénitence et attablez-vous dimanche à son banquet eucharistique par des Pâques ferventes. Voilà la seconde des deux réponses que vous avez à faire, et celle-ci, Dieu l'attend. Ainsi soit-il.

POUR LE VENDREDI SAINT

LA LIBERTÉ DU CHRIST DANS SA PASSION

Oblatus est quia ipse voluit.
Il a été immolé parce qu'il l'a bien voulu. (Is., LIII, 7).

Mes frères,

Depuis qu'en punition du péché Dieu condamna les hommes à mourir, la mort, hélas ! nous est devenue un spectacle familier. Chacun de nous la subit à son tour. Mais les larmes versées sur un être cher qui disparaît, si amères qu'elles soient, n'ont qu'un temps. Pendant quelques années, quelques générations tout au plus, on se souvient des morts, on les pleure, on parle d'eux. Puis l'oubli descend et s'appesantit. Et si l'histoire conserve le souvenir des plus grands parmi les fils des hommes, elle en parle avec indifférence, sans tendresse ; l'intérêt qu'elle leur porte est un intérêt scientifique : l'amour est absent.

A cette loi fatale, un nom pourtant a échappé. Oui, m. f., il est un homme qui n'est un étranger pour personne au monde. Par un prodige unique, sa mort, célébrée d'avance, fut la grande douleur et la grande espérance d'une foule d'âmes dont les yeux se fixaient obstinément sur l'avenir. Il apparut enfin, et la génération qui le vit naître et mourir fut secouée d'un long frisson. Depuis lors, années et siècles se succèdent ; mais quand revient périodiquement le jour anniversaire de son trépas, des hommes de toute condition se réunissent pour assister à son agonie avec des sentiments aussi délicats et aussi tendres que s'il s'agissait d'un parent ou d'un ami très cher. Les incrédules eux-mêmes, à pareil jour, se préservent mal de je ne sais quelle vague inquiétude mêlée de remords et de terreur superstitieuse ; ils cherchent à s'étourdir dans des orgies sacrilèges ou des blasphèmes sataniques ; mais leur rage impuissante est, elle aussi, un témoignage rendu à l'emprise qu'exerce sur eux le souvenir de celui qu'ils ne peuvent arriver à regarder avec indifférence.

Pour nous, m. f., réunis ce soir pour revivre en esprit les scènes lugubres du martyre de Jésus et pour entendre les leçons que nous crie son sang répandu, arrêtons-nous devant un des aspects les plus grandioses et les plus émouvants de son sacrifice rédempteur : Jésus est mort *librement*.

Quand la douleur ou la mort s'abat sur nous, heureux sommes-nous si nous arrivons à faire de nécessité vertu ! Mais il n'en va pas de même de Jésus : il s'est immolé parce qu'il l'a bien voulu : *Oblatus est quia ipse voluit.*

Depuis de longs siècles le prophète Isaïe l'avait prédit. Jésus lui-même, bien avant sa Passion, avait pris soin de l'affirmer avec toute la clarté désirable : « Personne ne me prendra la vie, disait-il, car le Fils de l'Homme a le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre à son gré. » (Jo., X, 18). Et l'apôtre S. Paul, contemplant la Passion de son Maître, y apercevait bien ce libre choix de Jésus, par lequel il acceptait la mort : « *Proposito gaudio, sustinuit crucem, confusione contempta.* » (Heb., XII, 2).

Mais pourquoi m'attarder à retrouver, dans l'Ecriture ou dans les paroles des saints Docteurs, ces attestations formelles de la liberté avec laquelle Jésus souffrit et mourut ? C'est dans le récit même de sa Passion, à chaque étape de la marche douloureuse qui le conduit au Calvaire, que je veux vous montrer, par les faits eux-mêmes plus clairs que tous les discours, cette liberté souveraine avec laquelle Jésus nous aima jusqu'à se livrer pour nous : *Oblatus est quia ipse voluit.*

Toutefois, avant d'entreprendre ce récit douloureux, tournons-nous vers la Croix que Jésus a choisie, et saluons-la en lui adressant les paroles par lesquelles l'Eglise la vénère en ce jour. *O Crux, ave !...*

I

Jésus au Jardin des Oliviers [1]. « L'heure est venue ». Il s'éloigne de huit de ses apôtres, et quitte bientôt les trois autres. A tous il recommande de prier. Il s'avance seul, l'âme triste jusqu'à la mort. Il se jette la face contre terre, il supplie... Qu'est-ce que cette lutte où le Maître semble terrassé ? Que voit-il donc ? Approchons-nous avec respect et essayons de comprendre.

1. Ce que Jésus aperçoit dans le calice que son Père lui présente, ce sont d'abord toutes les souffrances de sa Passion. Souffrances de l'âme : trahison, reniement, traitements indignes, condamnations injustes, tourments réservés aux esclaves, tels que la flagellation et la croix, qui déshonorent un homme. Souffrances du corps : liens, soufflets, flagellation, couronnement d'épines, crucifiement. Et pour couronner le tout, la mort, une mort inique, subie en pleine jeunesse, en dépit d'une innocence reconnue par ceux mêmes qui le condamnent... « *Pater mi, si possibile est, transeat a me calix iste ; verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* » (Math., XXVI, 39).

Jésus a accepté la mort ; mais son âme défaille ; il se relève tout chancelant et s'avance vers ses apôtres. Hélas ! ils dorment !...

2. Jésus se réfugie de nouveau dans la prière. Mais voici que le terrible calice reparaît. Il est plein encore, et de quelle fange ! Les péchés du monde entier, depuis Adam jusqu'au jugement dernier : crimes de toutes sortes, les plus honteux, les plus cachés ; ils accourent en tempête de tous les rivages de la terre ; ils s'abattent sur lui comme des torrents de boue immonde qui le paralysent, qui le glacent, qui l'étouffent. Il se débat... Ce qu'on lui demande, c'est d'en prendre la responsabilité, d'en porter la honte et d'en subir la peine. Comme un père déshonoré par la faute de son enfant en supporte l'infamie et les conséquences, ainsi Jésus, notre chef, notre frère, lui si pur, si digne de l'honneur dont son Père et les anges l'entouraient aux jours de sa vie mortelle, rougit de honte devant la cour céleste, en se voyant chargé et rendu responsable de tous les crimes ; son âme est secouée par un dégoût affreux. « *Pater mi, si non potest hic calix transire nisi bibam illum, fiat voluntas tua.* » (Math., XXVI, 42). Il vide ce second calice ; mais à peine en a-t-il épuisé les dernières gouttes qu'il le voit se remplir lentement une troisième fois. Epouvanté, livide, il se lève, retourne vers ses apôtres, qui se sont rendormis...

3. Il revient, il se traîne au lieu où l'attend la troisième coupe, celle de la colère divine.

Pour comprendre quelque chose à cette troisième douleur, il faudrait pouvoir connaître l'amour immense de Jésus à l'égard de son Père et l'intimité qui régnait entre son âme bénie et Dieu. « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. » (Math., III, 17). Mais précisément c'est l'immensité de l'amour qui cause ici l'immensité de la douleur. Car entre Jésus et son Père le péché est venu s'interposer et fausser en quelque sorte les relations qui les unissent.

Jésus aime toujours son Père ; vers lui tout son être s'élance avec une incompréhensible ardeur, mais en même temps la hideuse lèpre du péché dont il

[1] Le récit proprement dit est brièvement indiqué : chacun pourra, à l'aide du texte évangélique, le développer à son gré, suivant le temps dont il dispose. Seules les explications qui montrent la liberté de Jésus dans son sacrifice sont données *in extenso*.

est couvert le porte à fuir loin de son Père. Qui dira l'angoisse de cette âme déchirée par deux mouvements contraires d'une égale violence, puisqu'ils ont tous deux leur source dans un même amour ?

Une telle souffrance dépasse les forces de l'homme ; avant que les tortures du crucifiement aient épuisé son corps, Jésus défaille ; toute l'harmonie de sa nature humaine est troublée ; son sang s'échappe en une sueur si abondante qu'elle coule jusqu'à terre ; il entre en agonie, et il mourrait bientôt si Dieu ne lui envoyait un ange qui le fortifie dans cette lutte inégale, et qui, par une puissance surnaturelle, retienne l'âme dans ce corps qui se dissout tout vivant. Et tandis que le Sauveur endure ces tortures épouvantables, on l'entend répéter pour la troisième fois la même prière : *Fiat voluntas tua !*

4. Mais, ô Maître adoré, permettez-moi de vous le demander, que signifient cette attitude et cette étrange prière ? Ce n'est pas ainsi que vous aviez coutume de parler à votre Père. Il y a quelques jours, au moment de ressusciter Lazare, vous disiez à Dieu, avec la certitude d'être exaucé d'avance : « Pour moi, je sais que vous m'écoutez toujours ; et si je vous ai prié, c'est à cause de la foule qui m'entoure, afin qu'ils croient que vous m'avez envoyé. » (Jo., XI, 42). Vous êtes tellement sûr de votre crédit illimité auprès de votre Père qu'il y a quelques instants à peine, au sortir de la Cène, vous disiez à vos apôtres : « Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, vous l'obtiendrez. » (Jo., XV, 16 ; XVI, 22). Et dans quelques instants, à l'arrivée de Judas et de son escorte, vous direz à S. Pierre : « Pensez-vous que je ne pourrais pas prier mon Père, et il m'enverrait à l'instant plus de douze légions d'anges ? » (Math., XXVI, 53).

Oui, m. f., la prière de Jésus reste toute-puissante. Oui, Jésus n'a qu'un mot à dire à son Père, et sa Passion et sa mort resteront suspendues ; le genre humain sera néanmoins sauvé : une seule goutte du sang que le Maître vient de verser dans son agonie y suffira. Mais ce mot qui lui conserverait la vie, Jésus ne le prononce pas ; cette prière où il exprimerait sans condition sa volonté formelle et qui serait exaucée, il ne la fait pas ; il veut marcher à la souffrance et à la mort ; il s'y résout volontairement, librement.

O croix que Jésus vient d'apercevoir, de choisir et d'accepter dans un acte de pleine et héroïque liberté, croix bénie vers laquelle mon Sauveur se dirige résolument, je vous salue encore, vous qui fûtes aimée et voulue par mon Maître, vous qui êtes l'espoir de l'humanité, la rançon des pécheurs et le salut des justes : *O Crux, ave !...*

II

Comme il avait librement accepté la souffrance et la mort, Jésus les affronte librement.

1. Que pouvait Judas, si Jésus avait voulu lui échapper ? Le Maître n'avait qu'à découvrir clairement et publiquement la trahison pendant la Cène et les apôtres eussent bien déjoué les manœuvres de l'infâme disciple. Jésus n'avait qu'à ne point se rendre ce soir-là au Jardin des Oliviers, ou à se retirer au moment où s'avançait la troupe conduite par le traître, et toute l'habileté de ses ennemis devenait inutile.

Mais au moment même de son arrestation, on dirait que le divin Maître tient à affirmer solennellement sa liberté absolue. D'un seul mot il arrête et renverse les soldats ; il les réduit un instant à l'impuissance, mais n'en profite pas pour s'éloigner. Comme il lui était facile de se dégager, à lui qui empêche si aisément l'arrestation de ses apôtres, même après la résistance à main armée de S. Pierre ! Mais non, il tend les mains aux liens qui l'attendent ; il se livre parce qu'il le veut bien.

2. Il est maintenant devant ses juges, les autorités religieuses du peuple juif. C'est de sa condamnation à mort qu'il s'agit. Et il assiste au défilé d'une foule de faux témoins qui l'accusent et se contredisent les uns les autres, et il se tait, au grand étonnement de tous. Ah ! si Jésus avait voulu parler ! Jadis, dans une circonstance analogue, on avait vu le prophète Daniel, tout jeune encore, presque un enfant, confondre brillamment l'imposture de deux faux témoins et sauver de la mort la chaste Suzanne. Mais qu'est-ce que l'éloquence ou l'habileté de Daniel, comparée à l'éloquence et à la sagesse de Jésus ? Et qu'est-ce que l'innocence de Suzanne, comparée à la sainteté absolue et divine du Verbe Incarné ? Mais Jésus se tait...

Cependant voici que le Grand Prêtre lui adresse une question insidieuse : Est-il le Christ, le Fils de Dieu ? S'il répond « non », il renie toutes ses affirmations antérieures et démontre qu'il n'était qu'un imposteur ; s'il répond « oui », c'est la condamnation à mort. Il n'a qu'à se taire, à renvoyer ses juges, comme il l'a fait tout à l'heure, à ceux devant qui il n'a cessé de prêcher. Mais maintenant il ne se tait plus, il prononce hardiment la réponse dont il doit mourir : « Oui, je le suis, et vous verrez le Fils de l'Homme assis à la droite de Dieu et venant sur les nuées du Ciel. » (Math., XXVI, 64).

Vraiment, si Jésus meurt, c'est qu'il l'a bien voulu : car il se tait, quand en parlant il peut se sauver, et il parle, quand sa réponse doit le faire condamner.

3. La sentence des Juifs resterait vaine sans celle de Pilate. Voici Jésus devant le gouverneur romain. Accusations des Juifs : elles ne résistent pas à l'examen. Bonne volonté de Pilate : il voudrait que Jésus fît quelque chose pour son propre salut : « *Non audis quanta adversum te dicunt testimonia ? Et non respondit ei ad ullum verbum, ita ut miraretur præses vehementer.* » (Math., XXVII, 13-14).

Cet étonnement de Pilate est aussi le nôtre. C'est le Verbe qui se tait.

Et nous imaginons bien facilement ce qui aurait pu avoir lieu. Car c'est le même Jésus, auquel le sanhédrin envoyait jadis des soldats afin de l'arrêter ; il continuait simplement sa prédication, et la troupe interdite s'arrêtait à l'écouter, revenait vers ses chefs sans même avoir osé mettre la main sur lui, et leur déclarait : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme. » (Jo., VII, 32 ; 45-46). C'est ce même Jésus qui, d'un geste accompagné de quelques mots, a délivré la femme adultère de ses accusateurs (Jo., VIII, 2-11) ; c'est lui qui en tant de rencontres réduisait au silence ses adversaires, domptait les Juifs accourus pour le lapider, retournait en sa faveur le cœur des foules. Ah ! si Jésus eût voulu, quelle scène magnifique se fût déroulée devant Pilate, heureux de l'acquitter ! quel triomphe, et quelle allégresse de la foule ! et quelle confusion de ses ennemis !

Mais Jésus se tait... — Ah ! vous pouvez apprêter la croix, soldats et bourreaux : celui que vous insultez odieusement n'est pas un criminel, c'est une victime volontaire. Vous ne lui imposez pas cet instrument de supplice : c'est lui qui l'a choisi librement : *Oblatus est quia ipse voluit.* O croix qu'on dépose sur l'épaule de mon Maître, croix qu'il accepte en frémissant, mais d'une volonté bien résolue, je te salue une fois encore : *O Crux, ave !...*

III

Mettons-nous à la suite du lugubre cortège qui se déroule sur le chemin du Calvaire. Considérons attentivement tout ce qui se passe, non pas pour exciter dans nos cœurs une pitié stérile comme celle des filles de Jérusalem, mais pour essayer de comprendre, à la lumière de ses derniers instants,

les intentions de Jésus dans cette mort pleinement consentie.

1. Au Calvaire. Comme Jésus est maître de soi ! Il ne fait que ce qu'il veut faire : il refuse le narcotique qui atténuerait sa douleur ; mais il donne ses mains et ses pieds pour qu'on les cloue à la croix.

Quelle majesté divine dans sa prière pour ses bourreaux, dans les paroles qu'il adresse au bon larron ! On dirait un roi qui siège sur son trône ; les soldats et les Juifs semblent des serviteurs qui s'empressent d'obéir à la voix, au geste, au regard du Maître. Les princes des prêtres, en l'insultant, accomplissent une prophétie ; les soldats, jouant au sort ses vêtements, en accomplissent une autre. Lui-même parcourt dans son esprit la longue série des oracles auxquels cette heure doit apporter la réalisation ; l'un d'eux n'est pas encore exécuté : *potaverunt me aceto*. Jésus ne dit qu'un mot : *Sitio*, et le vinaigre est offert.

Alors, comme le bon ouvrier, au soir d'une rude journée, jette un regard sur le travail qu'il a achevé et se retire à son heure, Jésus, lui aussi, contemple son œuvre et la voit terminée : *Consummatum est*. A son Père qui pourtant agit à son égard comme s'il l'avait abandonné, il remet son âme dans un acte de confiance suprême : « *Pater, in manus tuas commendo spiritum meum.* » (Luc, XXIII, 46). Et après un grand cri, où passe quelque chose de cette force divine dont il pourrait, même à cette minute, se servir pour éviter la mort, il incline doucement la tête, et, librement, il meurt.

2. Jésus est mort. Et au pied de cette croix qu'il a voulue et qui maintenant ne porte plus que son cadavre, nous demeurons étonnés.

Pourquoi, ô Maître adoré, ces souffrances et cette mort ? Pourquoi un choix si cruel ? Dites-le moi, car je suis déconcerté, sachant que vous pouviez me sauver et sauver le monde sans aller jusqu'à un pareil sacrifice.

Attends, âme chrétienne. Regarde ce soldat qui vient de la part de Pilate. Regarde bien ce qu'il va faire, et le mystère va disparaître. Vois la lance qui brille et qui lui perce le Cœur. Comprends-tu maintenant ? Si Jésus a voulu subir ces tourments et cette mort, c'est parce qu'il t'aimait.

Oui, pour payer ta rançon au Père céleste et l'apaiser entièrement, un seul acte, même purement intérieur, eût suffi : car le Père en savait la valeur. Mais Jésus voulait autre chose : il voulait te gagner, toucher ton cœur trop dur, ouvrir tes yeux qui ne veulent pas arriver à comprendre la gravité du péché. « J'ai péché, as-tu dit, et il n'en est rien résulté de fâcheux pour moi. *Peccavi et quid mihi accidit triste ?* » (Eccli., V, 4). A toi, rien peut-être, du moins jusqu'ici ; mais à Lui ?... Regarde, c'est Lui qui paie ta dette !

Jésus voulait aussi te faire comprendre pourquoi ce dogme effrayant de l'enfer. Si Dieu traite ainsi son Fils innocent, que fera-t-il à l'homme coupable ? « *Si in viridi ligno hæc fiunt, in arido quid fiet ?* » (Luc, XXIII, 31).

Jésus voulait enfin te mériter, non pas une grâce strictement suffisante, mais une grâce surabondante, entraînante, victorieuse : « *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.* » (Jo., X, 10).

Oui, ces plaies saignantes, précisément parce qu'elles sont volontairement subies, te crient l'amour de Jésus et sa volonté de t'arracher au péché et à l'enfer : son Cœur est ouvert et t'a livré le secret de l'amour dont il est mort. Jésus t'a vraiment aimé autant qu'il est possible d'aimer : « *In finem dilexit* » (Jo., XIII, 1), et peut légitimement te demander : *Quid ultra debui facere... et non feci ?*

Chrétien, ton cœur est ému devant tant d'amour, et tu commences à comprendre comment tu dois y répondre.

3. Mais avant de formuler cette réponse, attends un peu, écoute encore : tu répondras ensuite.

Jésus a choisi, il a librement accepté toutes ses douleurs, toutes... sauf une cependant. Contre celle-là, il s'est raidi, il veut l'écarter, il fait tout pour l'éloigner, il n'en veut pas, il la maudit. Mais quelqu'un est là, qui la lui impose, malgré lui.

Oui, m. f., Jésus avait aimé avec passion les hommes, dont il avait voulu devenir le frère ; il avait rêvé de les grouper tous autour de lui, de lutter avec eux et pour eux contre le péché, et après la victoire, de monter au ciel avec eux pour y jouir de la gloire divine au sein du Père dans un bonheur sans fin. Et quand, pour assurer ce triomphe, il se fut soumis aux humiliations de l'enfance, aux travaux obscurs de sa vie cachée et aux fatigues de sa vie publique ; quand il eut donné aux hommes ses enseignements et ses exemples, et qu'il eut laissé dans les sacrements confiés à son Eglise tous les moyens nécessaires pour réaliser en chacun d'eux le salut qu'il avait mérité pour tous ; quand il eut subi les calomnies, les persécutions, les injustices et les malédictions des Galiléens, des Juifs et des Romains ; quand il eut livré son corps aux coups et aux blessures et son âme à des tristesses mortelles ; quand il eut martyrisé jusqu'au cœur de sa Mère, et faussé, dans des tortures indicibles, les liens si puissants de l'amour qui l'unissaient à son Père ; quand enfin, broyé par tant de douleurs, haletant sous tant d'angoisses, il s'est tourné vers l'humanité pour y trouver l'amour qu'il en attendait, ou du moins quelque sympathie et quelque reconnaissance, et pour l'appeler à profiter d'une rédemption si chèrement achetée, l'humanité presque tout entière s'est détournée de lui et a repris la formule du pauvre Pierre pendant la nuit terrible : « Je ne connais pas cet homme. *Non novi hominem.* » (Math., XXVI, 72).

Et parmi ceux qui se disent et se croient ses disciples, aujourd'hui comme jadis, l'un le trahit, l'autre le renie, et les meilleurs croient mériter des compliments parce qu'à l'heure de la souffrance ils ne se sont pas joints à ses bourreaux. Et devant sa vie brisée, devant son rêve anéanti, devant ses souffrances inutiles, Jésus peut s'écrier avec le prophète : « *Ergo sine causa... fui flagellatus tota die...* » (Ps. LXXII, 14). « *Quæ utilitas in sanguine meo ?* » (Ps. XXIX, 10).

Cette suprême douleur que vous n'acceptez pas, ô Jésus, nous qui sommes ici rassemblés pour revivre le terrible drame inspiré par votre amour, nous ne l'imposerons pas à votre Cœur. Nous avons pu être faibles et connaître des heures d'égarement, mais nous ne nous croyions pas si coupables. Devant vos souffrances, nous avons mieux compris ce soir l'horrible malice du péché ; devant votre amour si généreux, nous sentons mieux le poids de notre ingratitude. Mais nous ne sommes pas des êtres sans entrailles. Il est une souffrance que nous voulons du moins vous épargner, puisque nous le pouvons : c'est celle de notre impénitence. Aujourd'hui nous avons entendu votre voix, nous n'endurcirons pas nos cœurs. Nous avons compris pourquoi vous avez librement souffert : nous ne resterons pas sourds à l'appel de votre amour miséricordieux.

Et puisque votre plus vif désir est de répandre sur nos âmes les grâces de pardon que vous avez si chèrement achetées, nous profiterons de ces saints jours pour venir à vos pieds avouer et regretter sincèrement nos fautes, et vous donner, dans une communion fervente, la réponse d'amour que vous attendez de nous. Et désormais nous serons à vous, par un choix libre et irrévocable de notre volonté, espérant fermement qu'un jour vous pourrez, devant vos anges et vos élus, nous présenter à Dieu votre Père en lui disant : « Voici mon serviteur fidèle ; c'est une offrande qui vous honore, ô mon Père, car elle res-

semble à la mienne : comme je me suis librement immolé pour lui, ainsi il a, librement et généreusement, répondu à l'appel de mon sang répandu : *Oblatus est quia ipse voluit.* » Ainsi soit-il.

SERMONS POUR PAQUES

I

RESURREXIT SICUT DIXIT

Mes frères,

Il est une Souveraine qui étend son empire sur tous les royaumes du globe. Son sceptre impérieux se dresse sur tout ce qui est vivant, comme sur une victime désignée d'avance. Son trône inébranlable ne craint ni les injures du temps, ni les secousses des révolutions. Son nom seul est si implacable qu'il inspire la terreur : c'est la Mort.

Quoi donc ? N'y aura-t-il personne qui échappera à son sinistre pouvoir ?

Non, personne. Comme l'a dit un de nos poètes,

Le pauvre, en sa cabane où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois.

Pourtant, il y eut un jour, un seul, où cette reine invincible a été vaincue, un jour où son sceptre fut brisé, un jour où son trône fut renversé ; et tout l'univers éclate aujourd'hui en transports de joie pour célébrer sa défaite.

Défaite d'autant plus humiliante et d'autant plus complète que le vainqueur l'avait annoncée d'avance et en avait fixé la date ; assurance inouïe que l'Eglise célèbre quand elle nous fait chanter : « *Resurrexit sicut dixit !* Le Christ est ressuscité ainsi qu'il l'avait dit ! »

Etudions, m. f., ce côté merveilleux du miracle de Pâques, et voyons comment *Jésus a prédit* sa résurrection, comment sa prophétie *était humainement irréalisable* et comment *il l'a divinement réalisée.*

I

Les Prophètes avaient bien annoncé que le Messie triompherait de ses ennemis. Isaïe, surtout, avait écrit ces paroles pleines de magnificence : « En ce jour-là, le rejeton de Jessé sera exposé devant tous les peuples, comme un étendard ; les nations viendront lui offrir leurs prières et son tombeau sera glorieux. » (XI, 10).

Mais que signifiaient ces mots ? Il y a bien des manières, pour un tombeau, d'être glorieux. Pour celui des Pharaons, on avait élevé ces montagnes de pierre qui s'appellent les Pyramides ; pour celui de Tamerlan, on devait plus tard détourner le cours d'un fleuve, afin de rappeler que ce conquérant avait parcouru le monde à la manière d'un torrent. En serait-il de même de celui du Christ ? Est-ce que ses disciples, par la suite, lui élèveraient un monument tel que la postérité en serait frappée de stupeur ?

Non, rien de tout cela.

Ce qui devait rendre illustre, entre toutes, la sépulture de Jésus, c'est que, à l'encontre des autres, elle ne pouvait pas garder sa proie, et que cette proie lui échapperait, pleine de vie et d'immortalité.

Et afin de couper court à toute crainte d'illusion ou de supercherie, Jésus, en maître souverain de toutes choses, l'annonce publiquement à maintes reprises.

Un jour, les scribes et les pharisiens viennent lui dire : « Maître, nous voulons que vous nous montriez un signe. »

Il répond : « Cette génération mauvaise et adultère demande un signe, et elle n'en aura pas d'autre que celui de Jonas. Car, de même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, de même le Fils de l'Homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. » (Math., XII, 38-40).

Une autre fois, quand il chasse du temple les vendeurs qui le déshonorent, les Juifs viennent encore lui dire : « Par quel miracle nous montrez-vous que vous avez le droit de faire de telles choses ? »

Jésus leur répond : « Détruisez ce temple et je le rebâtirai en trois jours. » (Jo., II, 19).

Avec ses Apôtres, ses paroles sont beaucoup plus claires. Avec eux, il ne s'explique plus par des comparaisons. Aucun voile sur sa pensée.

C'est d'abord quand Pierre, au commencement de la prédication évangélique, vient de proclamer qu'il est le Christ, Fils du Dieu vivant. Vous savez comment il lui promet, alors, de bâtir sur lui son Eglise future. Puis il annonce à ses disciples qu'il lui faudra aller à Jérusalem, endurer mille tourments de la part des anciens du peuple, des scribes et des princes des prêtres, être mis à mort et ressusciter le troisième jour. (Math., XVI, 21).

Six jours après, c'est la Transfiguration. Les trois Apôtres privilégiés descendent du Thabor, l'esprit tout rempli encore des splendeurs divines qu'ils viennent d'entrevoir. Mais voici que Jésus leur dit : « Ne parlez à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme soit ressuscité d'entre les morts. » (Math., XVII, 9).

Une autre fois, en Galilée, Jésus prend part à la conversation de ses Apôtres et leur dit : « Le Fils de l'Homme sera livré. On le mettra à mort et le troisième jour il ressuscitera. » (Math., XVII, 23).

C'est ainsi qu'il ne cesse de préparer ses disciples aux grands événements qui doivent terminer sa mission sur la terre et achever son œuvre. Quand les temps où ces choses doivent s'accomplir se font proches, il renouvelle ses avertissements avec une solennité encore plus grande.

On est à la fin de la prédication évangélique du Sauveur. Tandis qu'ils montent vers Jérusalem, les disciples sont anxieux, car ils savent la haine que les pharisiens ont vouée à leur Maître. Que va-t-il se passer ?

C'est alors que Jésus les prend à part. « Voici, leur dit-il, que nous allons à Jérusalem. Tout ce que les prophètes ont écrit du Fils de l'Homme va se réaliser. Il sera livré aux princes des prêtres, aux scribes et aux anciens ; ils le condamneront à mort et le livreront aux Gentils. Ils l'insulteront, lui cracheront au visage, le flagelleront et le feront mourir ; et le troisième jour il ressuscitera. » (Math., XX, 19).

Cette prédiction n'est pas la dernière.

La grande semaine est commencée. Le triomphe des Rameaux a eu pour lendemain de nouveaux conciliabules des Juifs. Judas a conclu son marché infâme. Jésus a célébré avec ses disciples la Pâque qu'il a terminée en leur léguant, et par eux à l'humanité, son corps et son sang dans l'Eucharistie. Le traître est parti pour aller gagner son argent. Dans le court espace de temps qui lui est laissé, le Sauveur, une fois encore, s'entretient avec les Apôtres. Paroles suprêmes qui tombent des lèvres de celui qui va bientôt mourir et que les disciples écoutent avec angoisse : « Aimez-vous les uns les autres, leur dit-il, comme je vous ai aimés !... Je serai pour vous tous, cette nuit, une occasion de scandale, car il est écrit : « Je frapperai le pasteur et les brebis seront dispersées. » Mais, quand je serai ressuscité, je vous précéderai en Galilée. » (Math., XXVI, 32).

Que vous semble-t-il de toutes ces paroles ? Sont-elles assez claires ? Laissent-elles assez percer une puissance sûre d'elle-même ? Quelle place peut-il encore rester au doute, quand on les a si souvent entendues ?

Et pourtant les Apôtres n'en sont pas frappés. L'Evangile, à plusieurs reprises, note qu'ils ne les comprennent pas. Ce qui les émeut surtout, c'est l'annonce des épreuves qui vont fondre sur leur Maître ; de cela ils sont consternés, et ils ne voient pas autre chose.

Chose curieuse ! ceux qui portent quelque attention aux prédictions de Jésus, ce sont ses ennemis, ce sont les pharisiens. Ces paroles les inquiètent. Ils ont peur que ses disciples ne s'en inspirent pour enlever le corps ; ils viennent donc, tout soucieux, trouver Pilate : « Seigneur, lui disent-ils, nous nous sommes souvenus que ce séducteur, quand il était en vie, a dit : « Je ressusciterai après trois jours ; » ordonnez donc qu'on garde son tombeau. » (Math., XXVII, 62).

La précaution dut paraître assez singulière et assez superflue au gouverneur romain, car il jugea inutile de déranger encore une fois ses légionnaires : « Vous avez des gardes, leur répondit-il ; allez et gardez-le comme vous savez le faire. »

II

En effet, pourquoi mettre des gardes autour de ce tombeau ? Est-ce qu'on en place autour des autres sépultures ? Est-ce que la mort a jamais laissé échapper ses victimes ?

Or, Jésus était bien mort.

De cela, Pilate n'était pas une fois, mais dix fois certain.

Certain, il l'était, parce qu'une créature humaine, quelque robuste qu'on la supposât, était bien incapable de résister aux supplices qu'avait endurés le Christ. Epuisé par une flagellation affreuse, il avait été attaché à la croix par des clous qui avaient transpercé ses pieds et ses mains. Or, la croix ne pardonnait jamais aux malheureux qui devaient la subir. Quand ils avaient gardé toute leur force, comme les deux larrons qu'on avait adjoints à Jésus, ils mettaient plus longtemps à mourir et il fallait les achever en leur brisant les jambes. Quand, comme le Christ, ils avaient déjà perdu beaucoup de sang, ils mouraient plus vite. C'était la seule différence. Aucun n'en réchappait.

Certain, Pilate l'était encore, parce qu'il savait qu'un de ses soldats, d'un coup violent de sa lance, avait transpercé le cœur du supplicié, et que, par cette blessure béante, tout le sang qui était resté dans le cadavre de Jésus s'était échappé. Or, à supposer qu'il ne fût pas, par impossible, vraiment mort, comment aurait-il pu survivre à ce dernier coup ?

Certain, enfin, Pilate l'était à cause des témoignages qui lui étaient venus de tous les côtés. Le centurion avait assisté au dernier cri et au dernier soupir du crucifié, et ses soldats, envoyés pour l'achever, avaient jugé inutile de remplir pour lui leur tâche. Les amis de Jésus n'étaient pas moins convaincus de sa mort, puisqu'ils avaient demandé, pour toute faveur, la permission de l'ensevelir. Quant aux Juifs, si acharnés et si soupçonneux lorsqu'il s'agissait du prophète de Nazareth, ils venaient d'obtenir de lui l'autorisation de faire garder son tombeau. Vraiment, il était impossible d'avoir plus de certitude. Pilate pouvait dormir tranquille ! Il estima qu'il l'avait bien gagné !

Non moins rassurés étaient les Juifs, à présent qu'ils avaient mis leur sceau sur la pierre du sépulcre et qu'ils y avaient posté leurs gardes.

A la vérité, c'était un excès de précaution qu'ils prenaient là ; car quelle apparence y avait-il que les disciples de Jésus vinssent enlever son corps, pour faire croire à sa résurrection ? Ces hommes n'avaient pas précisément brillé par leur courage pendant la Passion de leur Maître. Au lieu d'ameuter le peuple, en lui rappelant les bienfaits de Jésus et les miracles qu'il avait accomplis, ils s'étaient enfuis à la première approche du danger et on ne les avait plus revus. Quant à leur chef, qui avait tenté, au commencement, de montrer plus de hardiesse, il avait suffi d'une concierge pour avoir raison de sa bravoure, et on l'avait vu trembler comme une feuille, à la crainte d'être soupçonné et arrêté, lui aussi. Pour toutes ces raisons, les princes des prêtres jugèrent, comme Pilate, que tout était pour le mieux. Leur ennemi était supprimé à tout jamais. Eux aussi pensèrent qu'ils avaient bien travaillé !

Restait bien l'hypothèse que Jésus, comme il l'avait dit tant de fois, se ressusciterait lui-même. Mais c'était là une supposition tellement invraisemblable qu'ils ne s'y arrêtèrent pas un seul instant et qu'ils rentrèrent chez eux, sans le moindre souci.

Ils n'étaient pas les seuls à demeurer incrédules aux prédictions de Jésus. Les disciples du Maître n'y avaient pas foi davantage. On n'en saurait douter quand on relit les propos des deux voyageurs d'Emmaüs. Pour eux comme pour les Juifs, du moment que le Christ était rayé du nombre des vivants, tout était bien fini et, dans quelque temps, on ne parlerait plus de lui.

III

Or, dès le surlendemain, on recommença à parler de lui, et à en parler plus que jamais.

Ce jour-là, dès l'aube, quelques femmes, Marie-Madeleine, Marie, la mère de Jacques, et Salomé, quittèrent leur demeure pour venir au Golgotha et déposer dans le cher tombeau les parfums qu'elles avaient achetés la veille, après le coucher du soleil. Une chose les inquiétait beaucoup : « Qui donc nous enlèvera la pierre qui ferme le sépulcre ? »

Et voici qu'à leur arrivée, elles trouvent l'énorme pierre écartée et le tombeau ouvert : il est vide !

A cette vue, Marie-Madeleine éperdue court à Jérusalem dire à Pierre et à Jean : « Ils ont enlevé mon Maître et je ne sais où ils l'ont mis ! »

Les deux Apôtres accourent à leur tour. Ils voient, comme les saintes femmes, que le corps du Christ n'est plus là ; les linges et le suaire qui l'avaient enveloppé sont pliés et posés à terre. Mais eux non plus ne soupçonnent pas ce qui s'est passé, et ils s'en retournent chez eux, encore plus tristes qu'ils n'étaient venus.

Ce qui s'est passé, c'est Marie-Madeleine qui le saura la première. Tout entière à sa douleur, elle est revenue après Pierre et Jean et se tient auprès du tombeau, tout en pleurs. Comme elle s'incline pour voir la place où était étendu le corps sacré, elle aperçoit deux anges vêtus de blanc. L'un d'eux lui dit :

— « Femme, pourquoi pleures-tu ?

— Ils ont enlevé mon Maître, répond-elle, et je ne sais où ils l'ont mis. »

En disant ces mots, elle se retourne : Jésus est debout devant elle, mais elle ne le reconnaît pas.

— « Femme, lui dit Jésus, pourquoi pleures-tu ? Qui cherches-tu ? »

Marie croit qu'elle se trouve en présence du jardinier : d'un ton suppliant, elle lui dit : « Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai. »

Mais Jésus de lui dire simplement : « Marie ! »

A ce son de voix, si connu et si cher, Madeleine le reconnaît, et, tombant à ses pieds, s'écrie, hors d'elle-même : « O mon Maître ! »

— « Ne me touche pas, dit Jésus, car je ne suis pas encore monté vers mon Père. Mais va vers mes

frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. »

Il disparaît. Aussitôt Marie-Madeleine retourne auprès des Apôtres et, avec l'émoi qu'on devine en elle, leur annonce : « Le Seigneur, je l'ai vu, et voici ce qu'il m'a dit ! »

Peu de temps après, arrivent les autres femmes. Elles aussi ont vu les deux anges ; elles aussi ont vu Jésus ressuscité ; et, chose incroyable, elles aussi se heurtent à l'incrédulité des disciples qui répètent : « C'est du délire ! »

Mais les apparitions se multiplient. Le soir du même jour, Jésus se montre aux disciples d'Emmaüs, ensuite à Pierre, puis aux Apôtres rassemblés, S. Thomas excepté, puis aux Onze au complet, puis en Galilée, puis à cinq cents des frères, puis le jour de l'Ascension. Au cours de ces manifestations, il donne à tous ceux à qui il se montre plein de vie, toute facilité pour constater sa résurrection. Non seulement ils le voient, mais encore il parle avec eux longuement ; il offre à Thomas de le toucher ; il mange avec tous ; il agit de telle sorte qu'aucun doute ne peut plus subsister dans leur esprit.

Dira-t-on, après cela, que les Apôtres ont été trompés par leur propre désir ? que, portés à croire leur Maître immortel, ils se sont imaginé l'avoir revu après sa mort, égarés par leur attachement à sa personne sacrée ? Mais tout ce que nous venons de dire s'élève contre cette explication par trop fantaisiste. Est-ce qu'ils n'ont pas été tout d'abord incrédules, et incrédules jusqu'à l'entêtement ? Comment ont-ils accueilli les premiers récits des saintes femmes ? N'est-ce pas par le dédain et les haussements d'épaules ? Et quand ils se sont rendus à la vérité, est-ce qu'ils pouvaient faire autrement ?

Donc, la résurrection de Notre-Seigneur est un fait certain, doublement certain, puisqu'il s'appuie à la fois sur le témoignage des hommes et sur la parole de Dieu : *Resurrexit sicut dixit, Alleluia !*

* *

Une question vient aux lèvres quand on a étudié, comme nous venons de le faire, l'histoire de la Résurrection.

Comment les Apôtres, qui avaient été les témoins attentifs et émerveillés des miracles de leur Maître, ont-ils pu oublier ses prédictions réitérées et refuser si longtemps de croire qu'elles fussent réalisées ?

C'est parce qu'ils n'avaient pas prêté assez de foi à un autre oracle qu'il avait porté : « Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point. » (Marc, XIII, 31).

Cet oracle, m. f., recueillons-le aujourd'hui ; il nous servira de lumière dans nos doutes et de soutien dans nos luttes de chaque jour.

Jésus a dit : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ? » (Math., XVI, 26). Le ciel et la terre passeront, mais cette parole ne passera pas.

Jésus a dit : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. » (Jo., VI, 54). Le ciel et la terre passeront, mais cette parole ne passera pas.

Jésus a dit : « Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. » (Math., XVI, 18). Le ciel et la terre passeront, mais cette parole ne passera pas.

Jésus a dit : « Ayez confiance ; j'ai vaincu le monde. » (Jo., XVI, 33). Le ciel et la terre passeront, mais cette parole ne passera pas.

Plus que jamais, donc, attachons-nous à Celui dont les paroles — il le montre bien aujourd'hui — sont plus fortes que le monde, plus fortes que l'enfer, plus fortes même que la mort. Ainsi soit-il.

II

LA DIVINITÉ DE JÉSUS PROUVÉE PAR SA MORT ET SA RÉSURRECTION

Passus sub Pontio Pilato, crucifixus, mortuus et sepultus... tertia die resurrexit a mortuis.

Il a souffert sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli, et il est ressuscité le troisième jour.

Mes frères,

S. Paul affirmait que la résurrection de Jésus-Christ est la preuve la plus certaine de sa divinité. Il avait bien raison, car quel homme est jamais sorti de son tombeau par sa propre puissance ? Seul, le Maître de la vie était capable d'un pareil prodige. Or, Maître de la vie, Notre-Seigneur l'était : il l'a montré par *sa mort* aussi bien que par *sa résurrection*.

I

Notre-Seigneur est mort, non point par impuissance ni par faiblesse ; il est mort, non point parce que les Juifs voulaient le faire mourir, comme s'il eût été incapable de leur échapper. Que de fois, outrés de la sainte liberté avec laquelle il leur reprochait leur hypocrisie, ils s'étaient armés de pierres pour le lapider, mais sans jamais y réussir ! Il est mort parce qu'il l'a voulu, et à l'heure fixée par lui. Il est mort parce qu'il n'était venu sur la terre qu'afin de souffrir et de mourir pour nous. Aussi tout est-il miraculeux et divin dans sa Passion.

Sa divinité éclate dès le Jardin des Oliviers, quand Judas se présente devant lui et l'embrasse ainsi qu'il en avait convenu avec ses complices. « Eh quoi ? lui dit Notre-Seigneur après lui avoir tendu la joue, eh quoi ? Judas, tu livres le Fils de l'Homme par un baiser ? » Reconnaissez-vous là, m. f., le Dieu qui sonde les reins et les cœurs, le Dieu qui connaît tout et à qui rien ne peut être caché ? L'hypocrisie de Judas est percée à jour : l'artifice de sa fourberie est rendu vain ; Jésus, loin d'être surpris, s'est livré de son plein gré.

Sa divinité éclate quand l'escorte de Judas s'avance pour le saisir. « Qui cherchez-vous ? » demande-t-il. — « Jésus de Nazareth, » répondent ces hommes. — « C'est moi, » reprend Notre-Seigneur. A peine a-t-il proféré ces paroles que tous tombent à ses pieds, impuissants, subjugués et terrassés par la divinité qui s'affirme alors même qu'elle donne libre carrière à la puissance des ténèbres.

Mais bientôt S. Pierre, qui s'est muni d'une épée, esquisse un geste de défense et blesse légèrement un serviteur du Grand Prêtre. Bien vite, Notre-Seigneur l'arrête : « Remets ton épée au fourreau, lui dit-il ; ne sais-tu pas que je n'aurais qu'à dire un mot et aussitôt mon Père enverrait plus de dix légions d'anges pour me défendre ? Mais il faut que ce que les Prophètes ont annoncé de moi s'accomplisse. » Et étendant la main, cette main qui a fait tant de miracles, il guérit par un prodige nouveau celui qui tout à l'heure peut-être, pour tout remerciement, lui crachera au visage et le souffletera.

Cependant le divin Sauveur s'est abandonné à la populace venue pour l'arrêter et celle-ci l'amène au tribunal d'Anne et de son gendre Caïphe. En vain on cherche quelque crime à lui reprocher : sa sainteté est tellement indiscutable qu'on est obligé de suborner de faux témoins pour déposer contre lui. Mais leurs accusations se contredisent au point que Notre-Seigneur ne daigne même pas y répondre et les réfuter. Alors, se levant, Caïphe lui dit : « Je t'adjure, au nom du Dieu vivant, de nous dire si tu es le Christ, Fils du Dieu béni. » — « Vous

l'avez dit, répond Jésus, je le suis, et je vous le déclare : vous verrez le Fils de l'Homme à la droite de la majesté de Dieu et venant sur les nuées du ciel pour juger tous les hommes. »

En vain Caïphe déchire hypocritement ses vêtements en s'écriant : « Il a blasphémé ! » En vain tous les assistants lui répondent : « Il mérite la mort ! » Notre-Seigneur n'a fait qu'affirmer la vérité en proclamant sa divinité : les miracles qu'il a accomplis par centaines et ceux qu'il vient de faire l'ont prouvée, ceux qui vont suivre la prouveront davantage encore.

Du palais de Caïphe Notre-Seigneur est conduit chez Pilate, de là chez Hérode, puis on le ramène à Pilate. Partout sa divinité transperce. Son silence comme ses réponses forcent Pilate à dire : « Je ne trouve rien de condamnable dans cet homme, » et à se laver les mains devant tous en protestant de son innocence relativement au sang de ce Juste. En même temps, apparaît dans la salle du prétoire un messager envoyé par Claudia, femme du procurateur. Durant la nuit, elle a eu un songe miraculeux, dans lequel l'innocence et la qualité de l'accusé lui ont été révélées : « Ne faites rien contre ce Juste, fait-elle dire à son mari, car cette nuit, dans une vision, j'ai été très tourmentée à son sujet. »

Malgré cet avertissement, malgré la conviction qu'il a personnellement de l'innocence de Jésus, Pilate, terrorisé par les Juifs, le leur abandonne pour être crucifié. On le charge de sa croix et on le conduit au sommet du Calvaire. Là, on le cloue sur un gibet infâme qu'on dresse entre le ciel et la terre. Pendant trois longues heures la divine Victime y reste suspendue, tendant vers son Père ses bras suppliants et implorant le pardon de l'humanité coupable. Témoins de son agonie, ses ennemis triomphent bruyamment : « Si tu es le Fils de Dieu, lui crient-ils, descends de la croix ! Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même ! » Ainsi ricanent les Juifs. Mais attendons un peu.

A peine Jésus a-t-il rendu le dernier soupir que tout à coup le soleil se cache, comme s'il avait honte d'éclairer cet épouvantable forfait qu'est le supplice et la mort de son Créateur ; d'épaisses ténèbres couvrent la terre et y répandent la terreur ; le voile du Temple se déchire du haut en bas, annonçant que les sacrifices antiques ont pris fin, maintenant que l'Agneau de Dieu est immolé ; la terre tremble ; moins durs que les cœurs des Juifs, les rochers se fendent ; les tombeaux s'ouvrent et beaucoup de saints qui étaient morts se lèvent.

Alors le spectacle change sur le Calvaire. Ceux qui tout à l'heure ricanaient et se moquaient, sont saisis d'effroi et s'enfuient en se frappant la poitrine. Retenu par sa consigne, le centurion reste bientôt seul avec ses soldats sur la montagne sainte en compagnie de la Mère et des amis du Sauveur. — Réfléchissant sur ce qui s'est passé et notamment sur le fait que Jésus a expiré en poussant un grand cri, inexplicable chez un homme épuisé et mourant, il rend gloire à Dieu en disant : « Vraiment, cet homme était un juste ; oui, c'était le Fils de Dieu ! »

« *Vere Filius Dei erat iste !* Jésus était vraiment Dieu ! » tel est le cri que toute âme sincère est obligée de pousser à la vue de tant de prodiges qui accompagnèrent sa mort. Aussi je ne m'étonne pas que les impies eux-mêmes aient été obligés d'en faire l'aveu et que le philosophe Jean-Jacques Rousseau, dans un moment de franchise, ait proclamé : « La mort de Socrate, un des plus illustres personnages de l'antiquité, fut celle d'un Sage, mais celle de Jésus-Christ fut celle d'un Dieu. »

II

Si la divinité de Notre-Seigneur s'est manifestée clairement dans sa mort, s'il s'y est révélé d'une façon évidente le Maître de la vie, combien plus en est-il dans sa résurrection !

Cette résurrection, Notre-Seigneur l'avait prédite longtemps à l'avance. « Le Fils de l'Homme, avait-il dit, sera livré aux Gentils. Ils se moqueront de lui, ils le flagelleront et le crucifieront, mais il ressuscitera le troisième jour. » (Math., xx, 18-19).

Voilà une prophétie pour le moins étrange, m. f. Quel mortel a jamais, à moins d'en avoir été instruit de Dieu, connu et annoncé le jour, le lieu et le genre de sa mort ? Si je vous demandais quand et comment vous mourrez, pourriez-vous me répondre ? Evidemment non. Tel croyait mourir paisiblement qui est mort tragiquement ; tel autre, qui espérait dormir son dernier sommeil au milieu des siens, en repose bien loin. A plus forte raison, nul n'a jamais osé prédire sa résurrection. En révélant d'avance sa destinée, Notre-Seigneur s'affirmait comme le Maître de l'avenir ; or l'avenir n'appartient qu'à Dieu.

Cependant, cette prophétie ne prouve la divinité de son auteur qu'autant qu'elle se réalisera. Aussi les Juifs, qui la connaissent, qui s'en souviennent, mettent tout en œuvre pour l'empêcher de se vérifier. Ils vont trouver Pilate et lui disent : « Seigneur, nous nous sommes souvenus que ce séducteur a dit pendant qu'il était encore en vie : « Après trois jours je ressusciterai. » Ordonnez donc que son sépulcre soit gardé jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne viennent enlever furtivement son corps et ne disent : « Il est ressuscité. »

Pilate, déjà obsédé par toute cette vilaine besogne qu'on lui avait imposée, répond : « Vous avez des gardes, allez donc et surveillez-le vous-mêmes ; vous le ferez mieux que personne. » Ils s'en allèrent donc, s'assurèrent que le corps de leur victime était bien dans le tombeau, roulèrent par-dessus une énorme pierre, y apposèrent les scellés et postèrent des gardes tout autour.

Inutiles précautions ! Dès le matin du troisième jour, malgré l'énorme pierre, malgré les scellés, malgré les gardes, Notre-Seigneur sortait vivant du tombeau, comme il l'avait prédit. Et pour que nul n'en ignore, dès ce premier jour de Pâques il apparaît successivement à S. Pierre, à S. Jacques qui a juré de ne pas manger avant d'avoir vu son Maître ressuscité, à sainte Marie-Madeleine qui, tout éplorée, cherche son corps pour l'embaumer, aux saintes femmes venues au sépulcre dans le même but, aux disciples d'Emmaüs avec lesquels il a fait route depuis Jérusalem et qui lui ont offert l'hospitalité, enfin à ses Apôtres réunis dans le Cénacle.

Et pendant quarante jours, il multipliera ainsi ses apparitions. Il ne remontera au ciel que quand tous auront bien constaté sa résurrection et que tous les hommes de bonne foi, convaincus de sa divinité, se seront jetés à ses pieds en s'écriant comme S. Thomas : « *Dominus meus et Deus meus !* Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu ! »

* *

Cet acte de foi, m. f., voilà dix-neuf siècles que le peuple chrétien le renouvelle. Joignons-y le nôtre en ce jour. Oui, disons : « Je crois en la divinité de Jésus-Christ, qui a souffert sous Ponce-Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli et qui, le troisième jour, est ressuscité des morts. Je crois en la divinité de la Religion qu'il a fondée. Je le bénis de m'avoir fait naître dans son sein. C'est en elle aussi que je veux vivre et mourir, afin d'avoir un jour le bonheur de ressusciter glorieux, comme mon divin Maître, et de chanter dans le ciel l'*alleluia* éternel. » Ainsi soit-il.

III

LA RÉSURRECTION DES CORPS

Venit hora, in qua omnes qui in monumentis sunt audient vocem Filii Dei.

Un jour, ceux qui sont dans le tombeau entendront la voix du Fils de Dieu. (Jo., v, 28).

Mes frères,

Jésus-Christ est ressuscité par sa propre puissance, et c'est au souvenir de cette résurrection glorieuse que nous chantons chaque année à Pâques l'*Alleluia.* Les Juifs tremblaient de voir sa promesse se réaliser, et voilà pourquoi ils avaient fait garder son tombeau. Mais Dieu se rit des précautions des hommes, car ils ne peuvent rien contre lui. Aussi les soldats qui veillent auprès du sépulcre sont terrassés ; la pierre qui en ferme l'entrée se déplace comme d'elle-même, et Jésus-Christ sort malgré ses ennemis : *Resurrexit sicut dixit, alleluia.*

« Mais si Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts, nous dit l'apôtre S. Paul, il est devenu les prémices de ceux qui dorment dans le tombeau ; car, comme la mort est venue par un homme, ainsi la résurrection nous est également venue par un homme ; et comme tous meurent en Adam, tous ressusciteront en Jésus-Christ. » (I Cor., xv, 20-22).

Donc, m. f., nous ressusciterons tous un jour. C'est une vérité de foi bien capable de nous donner du courage dans les luttes que nous avons à soutenir.

Il est cependant des hommes qui ne croient pas à la résurrection. Ils pensent que quand on est mort, tout est bien fini ; ils ne peuvent s'imaginer que Dieu ait le pouvoir de rassembler les parcelles éparses de notre corps pour les ranimer en ordonnant à l'âme, qui ne meurt pas, d'y reprendre sa place. Aussi vivent-ils sans souci de l'éternité et se préparent-ils un avenir épouvantable, puisque Jésus-Christ déclare qu'ils ne sortiront du tombeau que pour être condamnés.

Il ne sera donc pas inutile de rappeler aujourd'hui cette importante vérité, pour essayer de ramener ces chrétiens égarés qui s'abandonnent au gré de leurs passions, qui ne tiennent aucun compte des préceptes divins, qui méprisent les enseignements de l'Eglise, qui se moquent des ministres de Jésus-Christ et de nos cérémonies religieuses.

Oui, Dieu nous ressuscitera. *Il le peut,* car il est tout-puissant ; — *il le veut,* car il est infiniment bon ; — *il le doit,* car il est infiniment juste. Ces trois pensées feront tout l'objet et le partage de cette instruction.

I

Que Dieu puisse nous ressusciter, qui oserait en douter, en présence des merveilles que son bras opère au ciel et sur la terre, dans l'ordre de la nature et dans l'ordre de la grâce ?

D'un mot, il a créé toutes choses, et tout ce qui est ne relève que de lui. C'est à sa voix que les astres s'allument, et c'est sa main qui couvre la terre de fleurs et de fruits. Comme il a tout fait, il gouverne tout ; la vie et la mort sont à ses ordres. C'est l'enseignement des divines Ecritures, gravé d'ailleurs dans ce grand livre de la nature que Dieu tient constamment ouvert sous nos yeux.

Regardez, en effet : est-ce que la nature n'a pas, tour à tour, sa décrépitude et sa renaissance ? La nuit ensevelit le jour et le jour ressuscite avec la lumière. Les feuilles et les fleurs s'en vont, mais pour revenir demain sur leurs tiges aujourd'hui desséchées. Le grain se corrompt dans la terre, mais c'est pour reverdir et produire ses fruits. Nous-mêmes, m. f., nous sommes soumis à ces vicissitudes, car la science et l'expérience démontrent que nos organes se refont plusieurs fois dans les divers âges de la vie, qu'ils ne sont qu'une ruine réparée par une action continue bien qu'invisible, et qu'ainsi notre corps ressuscite en partie tous les jours. Est-ce que toutes ces créatures qui s'usent pour renaître et qui revivent pour mourir encore, ne publient pas la merveilleuse puissance de défaire et de refaire qui appartient à Dieu et qui suffit à expliquer ce merveilleux changement qui attend nos corps ? Ah ! n'en doutons pas, l'arbitre de la vie et de la mort, celui qui renouvelle sans cesse la face du monde par le miracle d'une création continuée, c'est celui qui relèvera de ses ruines l'édifice abattu de notre corps, et à sa voix qui fait vivre, notre chair refleurira dans la splendeur d'une jeunesse indéfectible.

Quelle difficulté pouvez-vous y voir ? Car enfin, il fut un temps où nous n'existions pas, ni vous ni moi. Or, est-ce que celui qui nous a tirés du néant ne pourra pas nous tirer du tombeau ? Est-ce que celui qui a trouvé la poussière de notre corps pour nous créer, ne pourra pas la retrouver pour nous ressusciter ? Est-ce que celui qui a pu composer et façonner nos membres, quand ils n'étaient pas, ne pourra pas les refaire quand ils auront été décomposés par la mort ?

Dans un autre ordre de choses, nous croyons tous que le pain et le vin offerts sur l'autel et bénits par le prêtre, cessent à l'instant d'être des choses vulgaires, et que, sous l'efficacité de la parole divine, ils deviennent mystérieusement le corps et le sang de Jésus-Christ. Et Dieu, qui peut s'abaisser vers ces substances grossières et les changer en son propre corps, ne pourrait pas descendre jusqu'à notre corps, le faire participer à l'immortalité du sien, et sauver de la destruction notre noble nature, nos cœurs qui ont battu pour lui ?

Ah ! hors de nous et en nous, au ciel et sur la terre, la nature et la grâce, tout le proclame et le démontre : Dieu est grand et fort ; rien ne lui résiste, ni la vie ni la mort. Il peut donc nous ressusciter, et il le fera, car il le veut ; sa bonté est d'accord avec sa puissance.

II

Certainement notre chair est une chose infirme, frêle et corruptible, mais elle est le temple du Saint-Esprit. Elle est coupable ; mais Dieu demande que le pécheur vive et non qu'il meure. Oui, il veut lui rendre la vie et une vie impérissable. Non seulement nous avons sa parole dans les saintes Ecritures, mais sa volonté se déclare dans les magnifiques destinées qu'il a faites à notre corps, en le créant, en l'associant à notre âme immortelle et en le protégeant contre la destruction par la divine efficacité des sacrements.

En nous créant, Dieu nous a faits à sa ressemblance, imprimant ses traits dans notre âme capable de connaître et d'aimer ; mais par le fait même il a ennobli l'argile de notre corps et fait descendre sur notre visage un rejaillissement de sa beauté increée. En nous formant ainsi, Dieu contemplait celui qui devait être le Verbe Incarné et il nous modelait sur ce type auguste, en sorte que, dit Tertullien, notre corps est non seulement le chef-d'œuvre du Créateur, mais encore le gage du Rédempteur : « *Non tantum Dei opus, sed pignus.* » Certes, gardons-nous bien d'oublier que nous sommes cendre et poussière ; mais l'énergie du Tout-Puissant nous a touchés ; et malgré la déchéance survenue à la suite du péché, nous conservons encore l'empreinte de notre céleste origine. Non, Dieu n'a pu vouloir livrer à la destruction une chair qu'il a tant honorée en la créant. Nous sommes nés immortels, c'est pourquoi nous ressusciterons après la mort.

J'en vois une nouvelle preuve dans cette alliance intime établie entre notre corps et notre âme et dans cette communauté de leurs destinées sur la terre. Notre corps, m. f., est le séjour de notre âme qui lui reste unie avec tant d'intimité qu'on ne sait lequel des deux porte l'autre, ni souvent même, hélas ! lequel des deux est le maître. Notre corps n'est pas le simple instrument de notre âme, ni son serviteur avili, mais son associé, je dirais presque son rival. Or, puisque leurs destinées sont inséparables dans le présent, ne doivent-elles pas le rester dans l'éternité ? Puisque Dieu les a liés ensemble par une fraternité si touchante, peut-il vouloir briser pour jamais cette alliance et nous réduire de moitié, en laissant notre âme toute seule, privée de son compagnon ? Sans doute, ce corps est la moindre portion de mon être, mais enfin c'est moi, et je ne conçois plus mon avenir éternel, si je ne m'y retrouve tout entier avec les deux substances qui me font ce que je suis.

Mais montons plus haut puisque nous sommes chrétiens, et songeons à ce que les sacrements, qui nous sanctifient, donnent de vitalité à notre corps, comment ils le préparent à sa transfiguration dans la gloire. en lui communiquant la puissance de défier la mort et de résister à tout élément de destruction. Quoi ? Notre chair marquée du signe de la croix, lavée par l'eau sainte du baptême, fortifiée par les onctions sacrées, touchée du corps de Jésus-Christ au banquet de son amour, notre chair ne serait pas défendue par lui contre les outrages de la mort ? Le néant serait réservé à mes membres sanctifiés ? Dieu ne voudrait pas protéger et conserver mon corps qui est son temple vivant, et il anéantirait une chair sur laquelle il a prodigué ses faveurs célestes ? Non, jamais ! Il ne peut se faire que la corruption du sépulcre ait raison de ce corps. Nous sommes nés pour l'immortalité ; nous ressusciterons ; Dieu le veut. D'ailleurs, il le peut. Donc, il le fera. J'ose ajouter qu'il le doit, au nom de sa justice.

III

Oui, il le doit, car il est notre Rédempteur. C'est le péché qui a introduit la mort dans le monde ; mais le péché et la mort sont deux désordres dont l'un est la conséquence de l'autre. La ruine de l'âme par le péché et la ruine du corps par la mort sont des accidents survenus à notre nature, mais ils ne sont ni une loi de nos destinées, ni une conséquence nécessaire de notre condition. Le péché est un désordre de la terre et la mort est un châtiment du ciel. Mais est-ce que N.-S. Jésus-Christ n'est pas venu réconcilier la terre avec le ciel et restaurer toutes choses ? Il a levé l'anathème porté contre nous et, en détruisant l'empire du péché, il a détruit l'empire de la mort. Il est vrai, l'un et l'autre subsistent encore, mais ce n'est que pour un temps. Quand le péché vient tuer dans notre âme la vie divine, nous avons les sacrements pour annihiler son effet. Avec eux nous brisons le joug du péché et nous effaçons ses flétrissures. Ainsi, quand la mort frappe notre corps, nous pouvons nous endormir le cœur plein d'espérance, nous retrouverons le secret de vivre, emportant avec nous le germe de l'immortalité.

Car si la mort est la punition du péché, dès que le péché est aboli, il faut que la mort disparaisse. Et puisque Jésus-Christ a racheté notre âme du péché, il a aussi racheté notre corps de la mort. Autrement la Rédemption serait une œuvre incomplète, le plan divin ne serait pas rétabli dans sa beauté primitive, il manquerait un dernier trait au grand ouvrage que le Fils de Dieu est venu consommer sur la terre. Mais non, rien n'y manque. Il l'a dit lui-même : « Je suis la résurrection et la vie ; quiconque croit en moi ne mourra pas éternellement. » (Jo., XI, 25-6).

De plus, Jésus-Christ, notre rédempteur, est aussi notre chef. Nous sommes les membres de son corps vivant ; il nous faut donc travailler, souffrir et mourir à sa suite, mais aussi ressusciter comme lui. Comme lui, nous goûterons la mort, mais pour y puiser une nouvelle vie. Comme lui, nous passerons par l'ignominie du tombeau, mais pour entrer ensuite dans les splendeurs de la résurrection. Là où va le chef, là doivent aller les membres. Vaincus avec le premier Adam qui était de la terre, nous triompherons avec le second qui est du ciel. Les dernières traces du péché étant détruites en nous par la mort, nous nous relèverons pleins de vie pour solenniser notre victoire dans les joies de l'éternité.

Enfin, m. f., c'est par cette glorification de notre corps que Dieu pourra nous rendre justice complète. Car si notre corps est à la peine, il doit être à la gloire. Notre corps, en effet, est de moitié dans le bien comme dans le mal que nous faisons. S'il jouit d'une manière coupable dans le péché, il a aussi sa part de mérite dans les travaux de la vertu. Or, le corps n'est point payé des sacrifices qu'il fait ; souvent même il meurt en les faisant. Il faut donc qu'il y ait pour lui, comme pour l'âme, une autre vie qui soit le complément et le couronnement de celle-ci, et où, par une juste distribution des peines et des récompenses, Dieu fasse, au bénéfice du corps et de l'âme, un équilibre qui n'existe pas sur la terre. C'est pourquoi, ni notre âme ne mourra, ni notre corps ne doit périr à jamais ; mais tous deux, après la ruine de ce monde où ils auront partagé le travail et le mérite, entreront de front dans l'éternité. Là, leur commun avenir sera irrévocablement fixé, soit que leurs crimes inexpiés entraînent un châtiment éternel, soit que leurs vertus aient mérité les joies du paradis.

Donc notre corps est aussi promis à l'éternité. Donc la mort n'est point le terme de notre vie, mais un changement passager dans le mode de notre existence. Donc la pierre du sépulcre n'écrase pas une vaine poussière, mais cache les restes précieux d'une chair qui n'est tombée sous le vent de la mort que pour se relever un jour au souffle de Dieu et se revêtir de gloire et d'immortalité. « Oui ! Je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'au dernier jour je me lèverai de terre, et je verrai Dieu dans ma propre chair ; je le verrai moi-même et non un autre, je le contemplerai de mes propres yeux : c'est mon inébranlable espérance. » (Job, XIX, 25-27).

* *

Courage donc, m. f. Patience ! Encore quelques jours à passer sur cette misérable terre d'expiation, car la vie est courte. Puis nous prendrons notre essor vers un monde meilleur. Notre âme d'abord recevra sa récompense ; et quand le temps aura passé, notre corps sortira de la terre pour se réunir à notre âme et ne plus mourir. Songeons à ce pays mystérieux où Jésus-Christ nous a précédés et où il nous prépare une splendide demeure.

Pauvres qui traversez la vie amère, riches que d'inexorables chagrins crucifient, travaillez et souffrez de manière à ressusciter pour le bonheur et la gloire. Tous, m. f., craignons de nous attacher à cette vie comme si tout y finissait, et gardons-nous d'y asseoir de folles espérances. Mais élevons nos pensées et nos désirs vers le ciel, et envoyons d'avance notre cœur là où règne la stabilité. Et quand la mort arrivera, ce sera pour nous le sommeil qui finit et le rêve qui s'en va ; ce sera le jour qui se lève et la vraie vie qui commence ; ce sera l'heure de chanter l'éternel *Alleluia*. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XXII

Pâques

FRUITS DES FÊTES PASCALES

Durant les trois années de sa vie publique, Jésus avait multiplié les miracles, témoignant de l'empire souverain qu'il exerçait sur toutes les créatures. Il en manquait pourtant un pour achever la démonstration, et c'était celui que les Juifs le mettaient au défi d'accomplir : « Il a sauvé les autres et il ne peut se sauver lui-même ! » (Math., XXVII, 42). C'en est fait aujourd'hui et les Juifs sont confondus, car Notre-Seigneur vient d'opérer un acte beaucoup plus difficile que celui d'échapper à ses ennemis, en s'arrachant à l'étreinte de la mort. Examinons les conséquences qui découlent pour nous de cet événement.

I

La résurrection du Sauveur est un des articles les plus indéniables du *Credo* catholique. Dieu a pris soin de l'entourer de tant de clartés, que tout esprit non prévenu est obligé de s'avouer vaincu par l'évidence et de confesser que Jésus est vraiment sorti du tombeau. Ceux qui veulent nier cette victoire du Christ sur la mort sont acculés à des invraisemblances sans nombre et à des absurdités plus énormes que celles qu'ils prétendent éviter.

Ce fait, en second lieu, est l'argument le plus péremptoire, le plus facile à saisir en faveur de la divinité du Sauveur. Qui est le maître de la vie et de la mort, sinon Dieu ? Celui-là donc qui a enseigné une doctrine au nom de Dieu, qui s'est affirmé Dieu, et qui, en gage de la vérité de son témoignage et de la sincérité de ses paroles, ressuscite après être demeuré trois jours dans le sépulcre, mérite toute confiance.

Oui, m. f., il faut croire au Christ ressuscité. Mais si nous croyons en lui sans crainte d'erreur, si nous sommes aussi certains de sa victoire sur la mort que nous le sommes de la lumière du soleil qui frappe nos yeux, nous devons logiquement ajouter foi à tout ce qu'il a dit, nous devons croire à la parole de ceux qu'il a chargés de nous transmettre ses enseignements ; nous devons faire taire toutes les objections, si spécieuses qu'elles puissent être ; nous devons nous courber docilement et avec assurance sous le joug de la foi, et adhérer à tous les dogmes que l'Eglise, enseignant au nom du Christ ressuscité, nous propose à croire. Notre foi n'est plus vaine, et nous aurions mauvaise grâce à réclamer des lumières plus abondantes. Une foi totale, entière, telle doit être la première conséquence des fêtes pascales.

II

Nous devons aussi garder une conscience plus pure. C'est le corollaire de notre foi, car le bien croire est le fondement du bien vivre. Notre foi est vraie, notre vie doit donc être réglée sur cette foi ; elle doit en être la mise en pratique. Jésus a posé les fondations de l'édifice spirituel ; à nous de construire sur ces fondations et d'élever le monument de la sainteté qu'il réclame de nous. Agir autrement serait nous condamner.

Nous avons tous, je l'espère, purifié nos âmes il y a quelques jours. Ensevelis dans le tombeau du Christ avec nos péchés, par la grâce du Christ nous sommes ressuscités avec lui et nous avons reconquis la vie perdue. C'est là une faveur inappréciable, si nous y songeons sérieusement. La santé est le premier des biens temporels, et quand la santé compromise par une longue et dangereuse maladie nous est revenue, nous comprenons notre bonheur, et notre principal objectif est désormais d'en assurer la conservation. Or ceci est infiniment plus vrai encore de la santé de l'âme. Il en coûte d'être dans le péché, il en coûte aussi de sortir du péché quand on veut employer les remèdes nécessaires : la confession, la pénitence, les résolutions, l'expiation, la fuite des occasions. Une fois que nous en sommes guéris, une joie à nulle autre comparable envahit tout notre être ; nous apprécions le bonheur qu'il y a d'être uni au Christ par l'innocence et par l'amour, et nous ne voudrions alors échanger contre quoi que ce soit ces charmes de la conscience pure, de la paix de l'âme. Que ces impressions, m. f., ne soient pas seulement fugitives ! Prenons à tâche de les rendre ineffaçables.

III

Mais ce résultat ne s'obtient que par la lutte. Et la lutte est la troisième conséquence que je veux vous indiquer.

Réconciliés avec Dieu, nous n'en restons pas moins faibles par nous-mêmes ; notre nature demeure portée au péché ; nos habitudes n'ont point perdu tout leur empire, et la tentation peut nous faire succomber. Il nous faut donc être fermement résolus, pour garder les positions conquises, à rester l'arme au bras, toujours l'œil au guet ; il faut surveiller nos sens, empêcher le trouble de notre esprit et imposer un frein à notre volonté fougueuse et prête à la révolte.

La victoire finale est à ce prix. Ce n'est pas tout encore. Le Christ, à son tour, sollicite nos courages. Vous voyez ce qu'il a fait. Allez-vous, maintenant qu'il s'est dévoué pour vous jusqu'à la mort et au delà, l'abandonner et laisser péricliter sa cause ? Ah ! m. f., ne soyons point à ce degré ingrats et oublieux. Le Sauveur a vaincu la mort, et en se ressuscitant, il a gagné notre résurrection spirituelle et corporelle. C'est par lui que nous serons sauvés ; c'est par lui que nos corps, un jour, secoueront la poussière des sépulcres. Mais lui n'est plus là, visiblement du moins, pour assurer la perpétuité de son œuvre. Il compte sur nous pour le faire connaître, aimer, adorer et servir. Il compte sur nous pour défendre sa cause, le soustraire aux insultes et aux outrages, pour le préserver de la nouvelle Passion que voudraient lui faire subir mystiquement ses ennemis qui sont les nôtres et que l'enfer suscite toujours en grand nombre.

Nous ne tromperons pas ses espérances ; nous porterons haut le drapeau de la foi ; pour ce drapeau nous saurons non seulement nous dévouer, mais encore nous sacrifier, dans toute la mesure où le sacrifice sera nécessaire.

Cette lutte, n'en doutons pas, sera une lutte victorieuse ; le Sauveur l'a promis ; pour obtenir le succès, nous n'avons qu'à nous armer de la foi, car c'est elle qui nous procurera la victoire sur le monde : « *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* » (I Jo., V, 4).

Et en prenant pour la lutte une arme si bien choisie, non seulement nous vaincrons les ennemis du Christ, mais aussi nos ennemis qui sont les mêmes, et notre succès sera double, même ici-bas. Il sera double aussi en ce sens qu'après avoir lutté et vaincu au nom du Christ ressuscité, nous remporterons la victoire éternelle, et nous pourrons chanter dans le ciel à jamais l'*Alleluia* triomphant. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XXXVIII

INJUSTICES DANS LES PRÊTS ET LES PROCÈS

Mes frères,

Nous allons parler, dans cette instruction, de l'*usure* et des *procès injustes*. Grâce à Dieu, vous

n'êtes pas coutumiers de ces péchés. Tant mieux. Puisse ce que je vais vous en dire, vous en détourner davantage encore !

I

L'usure est le profit exagéré que l'on tire d'un prêt. Je dis : le profit *exagéré,* car il n'est pas défendu de percevoir un certain bénéfice, non pas en échange du service qu'on rend, ce qui serait illicite, mais en compensation du dommage qu'on en éprouve.

Lorsqu'on prête quelque argent, en effet, on se prive de cette somme, on se met dans l'impossibilité de la faire fructifier par le commerce, l'industrie, ou de quelque autre manière. De plus, on court des risques de la perdre. Or cette cessation de profit et ces risques sont choses appréciables et méritent une compensation. Il est juste, d'autre part, que celui à qui vous avez prêté vous fasse participer aux bénéfices qu'il a tirés de votre argent. Cette part, c'est l'intérêt.

A combien cet intérêt peut-il s'élever ? La loi civile nous le dit : normalement à cinq pour cent entre particuliers, à six pour cent dans le commerce ; cependant, des circonstances particulières pourraient justifier un taux supérieur, mais extraordinairement. Exiger davantage, c'est se rendre coupable d'usure. C'est commettre une faute semblable que de faire signer, avant de prêter, des billets portant un chiffre supérieur à celui de la somme prêtée.

— Mais, me direz-vous, quand c'est l'emprunteur qui offre un intérêt supérieur à l'intérêt légal, y a-t-il injustice à l'accepter ? — Non, mais il y a souvent grande imprudence. Les escrocs ne manquent pas, vous le savez, surtout dans le monde de la finance, qui, pour soutirer l'argent des personnes crédules, leur promettent des intérêts élevés ou leur font espérer des plus-values magnifiques. A les entendre, l'affaire qu'ils lancent et à laquelle ils ont la générosité de vous associer est sûre d'un grand succès et avant peu enrichira tous ceux qui lui auront confié leurs fonds.

Espérant faire un excellent placement, les naïfs leur remettent leurs économies, et quelque temps après, ils apprennent avec désespoir que leur emprunteur a disparu, emportant leur argent. Ne soyez pas de ceux-là, et pour cela contentez-vous, si vous avez de l'argent à placer, d'un intérêt modeste, mais sûr. Soyez surtout prudents, et cela, cette fois, sous peine d'injustice, lorsque l'argent que vous placez n'est pas le vôtre, mais seulement de l'argent qui vous est confié ou dont vous avez la gestion.

II

Les procès injustes sont ceux qu'on intente sans motif ou qu'on soutient par des moyens déshonnêtes.

Un procès est injuste lorsqu'on l'intente *sans motif,* c'est-à-dire lorsqu'on n'est pas sûr d'avoir le bon droit pour soi ou qu'on sait même ne pas l'avoir du tout. Dans le doute, il est donc bon, avant d'intenter un procès, de prendre l'avis de quelque personne prudente et sage, impartiale et désintéressée.

Un procès est injuste encore quand on l'intente *pour des motifs futiles.* Traduire quelqu'un en justice est toujours une chose grave et grosse de conséquences. On lui occasionne ainsi des démarches pénibles et des frais considérables ; on nuit d'une certaine manière à sa réputation ; on risque de l'indisposer profondément et de s'en faire un ennemi pour longtemps. Il convient donc de ne recourir aux tribunaux que quand les intérêts à défendre l'emportent sur les inconvénients que je viens de signaler.

Ce cas peut se présenter. Quelqu'un vous doit une somme considérable et refuse de la payer ; on vous a causé un tort grave et on ne veut pas le réparer de bon gré ; un voisin a empiété de façon exagérée sur votre propriété et ne veut pas en convenir ; vous avez été abominablement attaqué dans votre honneur, celui qui l'a fait refuse de désavouer ses paroles injurieuses ou ses propos diffamatoires, et si vous ne l'y contraignez, votre réputation en sera diminuée, peut-être même compromise : voilà, certes, des raisons suffisantes pour recourir aux tribunaux et réclamer la protection des juges.

Mais on vous a seulement adressé une parole un peu vive, à laquelle personne ne croit ou ne prend garde, et que peut-être son auteur regrette aussitôt ; une poule des voisins a pénétré dans votre jardin et y a endommagé quelque plate-bande ; pour s'épargner un long détour, un attelage a traversé votre propriété : il n'y a vraiment pas là matière à procès, et il faut savoir supporter de la part des autres ce que nous leur faisons très probablement supporter nous-mêmes à l'occasion.

Même lorsqu'on a un juste motif d'engager un procès, il faut éviter de le faire, si on peut obtenir justice d'une autre manière, par exemple, par l'arbitrage. S. Paul recommandait ce moyen aux premiers chrétiens : « C'est déjà très mal, leur disait-il, d'avoir des procès les uns avec les autres. Est-ce que vous ne rougissez pas, ajoutait-il, — et on peut en dire autant aux plaideurs de nos jours, — de scandaliser vos frères par vos querelles et vos dissensions ? Est-ce que vous ne craignez pas de devenir la risée du public et la fable des autres villages, en étalant devant les juges et les étrangers vos misères et vos désaccords ? Quand il survient des différends parmi vous, adressez-vous donc à quelques personnes sages qui ramèneront la paix entre vous. Ne laissez pas croire, en recourant aux tribunaux, qu'il ne s'est pas trouvé au milieu de vous une seule personne prudente pour vous concilier et vous mettre d'accord. Je le dis à votre confusion, ajoute l'Apôtre, vous imitez les idolâtres dès lors que vous refusez l'arbitrage de vos frères. Vos disputes et vos désunions étaient déjà criminelles, vous les rendez plus criminelles encore en les portant devant les tribunaux. » (I Cor., VI, 1-6).

A l'occasion, suivez le conseil de S. Paul. Avant de vous lancer dans des procès coûteux, soumettez vos différends au jugement d'hommes judicieux et conciliants. Dans chaque paroisse, il y a ceux que vous avez honoré de vos suffrages et à qui vous avez confié la direction de la commune ; ils ont votre confiance, recourez à eux. Il y a aussi des vieillards sous les cheveux blancs desquels vous êtes sûrs de trouver l'expérience et la prudence. Dans le cours de leur longue existence, ils ont rencontré bien des cas semblables aux vôtres et les ont vu résoudre soit à l'amiablé, soit par les tribunaux. D'autre part, ils sont plus au courant que ne saurait l'être un juge étranger de vos droits réciproques : ils sont donc mieux placés que personne pour les concilier.

Choisissez qui vous voudrez : un ami commun ou tel autre qui vous plaira, mais ne recourez aux tribunaux qu'après avoir épuisé inutilement tous les moyens de conciliation. Préférez, s'il le faut, sacrifier quelque chose de vos droits, plutôt que d'aller en justice, vous souvenant que, devant les tribunaux, même celui qui gagne le procès perd beaucoup de tranquillité, de temps et d'argent ; vous souvenant surtout que les procès sont la source de mille péchés contre la charité, la vérité et la justice.

Enfin, un procès est injuste lorsqu'on le soutient par des moyens déshonnêtes, par exemple lorsque, pour le gagner, on suborne de faux témoins, lorsqu'on produit de fausses pièces ou qu'on en fait disparaître d'authentiques qui prouveraient en faveur de l'adversaire. Gagner son procès dans de pareilles conditions, c'est le perdre devant Dieu, et perdre son procès devant Dieu, c'est encourir l'obligation de restituer et de réparer tout le tort que ce

procès a pu causer à l'adversaire injustement condamné.

* *

Abstenons-nous donc de plaider. Si nous sommes jamais contraints de le faire, défendons toujours notre cause honnêtement, sans falsifier la vérité. Nous pouvons bien tromper les juges de la terre, mais il en est un que nous ne saurions tromper : c'est le souverain Juge, au tribunal de qui nous comparaîtrons tous un jour. Puissions-nous n'y entendre aucun grief contre nous. Ainsi soit-il.

LES LITANIES DE SAINT JOSEPH

XVII

Modèle des travailleurs, priez pour nous

LA SAINTETÉ DANS LE TRAVAIL

Joseph fut un « travailleur ». Le Saint-Esprit lui en fait même un titre de gloire ; avez-vous remarqué que l'Evangile, qui nous dit de lui si peu de chose, prend soin cependant de noter, d'une façon expresse, deux de ses grandeurs : il fut « juste » et il était « ouvrier ». (Mt., XIII, 25). Joseph, *fils de David,* qui aurait pu être, comme ses ancêtres, si Dieu l'avait permis, un grand de la terre, ou tout au moins un homme « aisé », fut de cette multitude — la partie la plus considérable du genre humain — qui travaille des bras, afin de pouvoir manger, se loger et se vêtir.

I

I. — Nous ne sommes guère renseignés sur le genre de métier que faisait S. Joseph. *Faber,* nous dit l'Evangéliste ; et cela signifie artisan qui travaille soit les métaux soit le bois. C'est ce qui explique, sans doute, les flottements de la tradition à ce sujet : les uns veulent que S. Joseph ait été charpentier, les autres forgeron. Il semble qu'ils ont tous raison, et qu'il exerçait à la fois ces différents métiers manuels, comme il arrive assez souvent dans les petits villages.

Dès l'aube, chaque jour, pour obéir à la Loi, Joseph, avec Jésus et Marie, offre ses hommages au Maître de toutes choses. Puis il gagne sans tarder son modeste atelier. Il prend le marteau ou la scie, la varlope ou la hache. Il rabote une planche, équarrit un chevron ou frappe sur l'enclume. Il fabrique une charrue ou façonne un modeste mobilier pour quelque pauvre ménage...

Ah ! que j'aime à voir ainsi le Chef de la Sainte Famille, les mains calleuses, la robe salie, penché sur son « ouvrage » ! Il halette, il se fatigue. Il s'interrompt de temps en temps pour essuyer la sueur qui perle à son front et dégoutte jusque sur ses outils, ou pour surveiller et diriger le travail de son divin Apprenti, avec quelle simplicité et quel amour !...

Suivez-le dans les rues de Nazareth. Il est accompagné du cher Adolescent qui porte les outils. Il s'en va chez le client pour quelque « réparation ». Il marche, les pieds dans des sandales de cuir, la tunique légèrement relevée, le manteau sur l'épaule, le dos courbé sous le faix.

Voilà ses journées, toutes ses journées, jusqu'à la fin de sa vie. Car il n'aura pas de « pension », lui, ni de « retraite » ; et ses gains ne sont pas si considérables qu'il puisse « se faire des rentes »

Il lui faut attendre le soir pour se reposer en famille. Se repose-t-il même tous les soirs ? Ne lui arrive-t-il pas de travailler la nuit ? Quand on est pauvre et qu'on doit gagner sa vie, ne le fait-on pas, parfois, pour contenter celui qui paie et qui ne se doute pas, trop souvent, des veilles, des fatigues, des angoisses, des larmes peut-être dont sont cause ses exigences !

II. — Joseph ressent comme tout le monde la fatigue, mais il la supporte avec joie, car il sait travailler sous le regard de Dieu : sous le regard du Dieu fait homme pour lequel il peine et qui peine avec lui, mais aussi de Dieu présent partout. Son labeur est pour lui ce qu'il devrait être pour tous : *un exercice de piété.* Il ne partage pas sa vie en deux tranches : l'une pour le monde, l'autre pour Dieu ; l'une remplie par le travail, l'autre par la prière. Non : son travail continue sa prière. Son travail est une prière.

C'est dire avec quelle conscience il l'exécutait. Il y mettait tous ses soins. Il faisait son métier avec toute la perfection possible, car il voulait que ses clients « en eussent pour leur argent ». Nous pouvons être sûrs qu'il ne fraudait pas et se contentait d'un juste et raisonnable salaire.

C'est dire encore combien il aimait sa profession. Il l'aimait parce qu'il y voyait le moyen providentiel de gagner la vie de sa Famille et aussi de se soumettre à la loi divine du travail qui lui prescrivait, comme à tout homme, de manger son pain à la sueur de son front. En cela comme en tout, il lui était doux de répondre à la volonté du bon Dieu. Et parce que Dieu l'avait placé dans une échoppe de charpentier, lui qui était destiné à vivre dans un palais de roi, il chérissait son échoppe.

Il y travaillait aux jours et aux heures que Dieu voulait, tant que Dieu voulait. Mais il n'hésitait pas, même si le travail pressait, à laisser la scie ou la varlope, quand Dieu l'exigeait : pour prier, observer le Sabbat, fréquenter la Synagogue, se mêler aux pèlerinages légaux, et aussi pour se reposer, car, tout comme le travail, le repos est un devoir.

Ainsi Joseph artisan plaisait à Dieu et c'est en acceptant son humble condition, en se soumettant à la volonté divine et en sanctifiant son travail, qu'il se montra le parfait « modèle des travailleurs ».

II

I. — A personne n'est permise l'oisiveté. La loi divine du travail s'impose à tous. On s'imagine trop facilement que le Créateur ne la promulgua qu'en punition du péché originel. Mais non : l'homme a été créé travailleur : « Le Seigneur Dieu, nous dit la Genèse, prit l'homme et le mit dans le paradis de délices pour le travailler. » (II, 15). C'est très clair.

Et, nous n'en disconvenons pas, après la faute de nos premiers parents, c'est plus clair encore : « Le sol est maudit à cause de toi. C'est par un travail pénible que tu en tireras ta nourriture, tous les jours de ta vie ; il te produira des épines et des chardons, et tu mangeras l'herbe des champs. C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain... » (Gen., III, 17-9).

L'obligation de travailler ne fait donc que devenir *pénible* après le péché ; mais elle existait dès le commencement. Il reste que la volonté de Dieu est formelle. Aucun de nous n'a le droit de s'y soustraire. S. Paul, *ouvrier* lui-même et qui ne le cachait pas (I Cor., IV, 12 ; II Thess., III, 8), l'a rappelé assez sévèrement aux chrétiens de son temps et de tous les temps : « Si quelqu'un ne veut pas travailler, il ne doit pas non plus manger » (II Thess., III, 10), fût-il le plus riche de la terre.

Si, en effet, l'on a de la fortune, on n'a pas, quoi qu'on en dise, « sa vie gagnée ». Même le millionnaire doit *travailler :* travailler, c'est-à-dire faire œuvre utile. « Il ne faudrait pas, en effet, se méprendre sur le sens du mot *travail.* Travailler, ce n'est pas seulement être occupé ou même affairé. Nous connaissons tous de ces oisifs débordés, de ces inutiles aux minutes comptées, qui énergiquement refusent toute tâche sérieuse, *parce qu'ils n'ont pas le temps.* Et ils disent vrai : les sports, le jeu, les relations mondaines, la toilette qu'on médite, la toilette qu'on revêt, la toilette qu'on affiche, la chro-

nique lue, la chronique parlée, les heures perdues de nonchalance et de rêve, mille riens enflent leurs journées vides [1]. »

Ils feraient bien, ceux-là, de relire la parabole des « talents » : le châtiment infligé au serviteur inutile les ferait peut-être réfléchir. Remarquez que le maître ne l'accuse pas d'avoir gaspillé son temps dans les plaisirs, les futilités ou la débauche ; il lui reproche seulement de n'avoir rien fait : et c'est pour cela qu'il est maudit.

Un favorisé de la terre qui ne travaille pas est un parasite qui vit de la sueur des autres, pis encore : un être malfaisant dont la vie oisive est un scandale, excite l'envie et engendre les révolutions. S'il n'a reçu qu'un talent, qu'il le fasse valoir : le bon Dieu ne lui demande pas autre chose.

On a souvent cité ce trait admirable. La marquise de Grammont, aïeule, par alliance, du grand Montalembert, avait reçu les derniers sacrements. « Comme la mort tardait à venir, elle demanda son tricot pour les pauvres : c'était le seul travail manuel possible à son infirmité.

« — Mais Madame la Marquise vient d'être administrée ; elle va mourir, répondit la femme de chambre, dans sa simplicité abrupte.

« — Ma chère, ce n'est pas une raison pour perdre son temps [2] »

II. — Travaillons donc. Loin de nous plaindre, *soyons fiers.*

Est-ce que Dieu, Créateur des mondes, ne nous a pas donné l'exemple ? Il a travaillé pendant six jours, et « il travaille en quelque sorte pour conserver aux créatures, avec l'existence, toutes leurs propriétés et leurs vertus [3] ». C'est une affirmation de S. Ignace, ou plutôt de l'Evangile : « *usque modo operatur* ».

Est-ce que Jésus n'était pas fils d'ouvrier, ouvrier lui-même ? Il a passé la plus grande partie de sa vie mortelle dans un atelier ; il a, par sa vie, réhabilité le travail manuel ; par sa vie et par sa mort, car il succomba sur la croix des esclaves, c'est-à-dire des « ouvriers » de ce temps-là.

Est-ce que tout le monde ne travaillait pas, d'ailleurs, à Nazareth ? Dans la sainte Maison, tout le monde avait le cœur à la besogne. Jésus, quand il en eut l'âge, et Joseph, peinaient sur le bois et le fer. Quant à Marie, je ne crois pas qu'elle ait dû, comme l'ont imaginé certains auteurs, chercher au dehors, pour aider son Fils et son époux, quelque ouvrage salarié : la maison était trop bien ordonnée, et dans une maison bien ordonnée la femme doit rester. Mais vaquer aux soins du ménage, moudre le grain et pétrir la farine, aller, la cruche sur la tête, puiser de l'eau à la fontaine, tisser et confectionner les vêtements de trois personnes, c'était bien assez pour l'occuper.

III. — Travaillons, non pas cependant comme des bêtes de somme, mais *en chrétiens.*

Accomplissons notre tâche, à l'exemple de S. Joseph, consciencieusement. Gagnons vraiment, et non pas vaille que vaille, notre salaire, notre vie. N'allons pas accepter la fâcheuse maxime, qui désole notre temps et multiplie les voleurs : « Le moins possible pour le plus cher possible ».

Travaillons continuellement sous le regard de Dieu. Nous le pouvons, comme S. Joseph. Car Dieu est présent partout : vérité que nous connaissons tous et que nous croyons, mais que nous oublions, trop souvent, dans la pratique. C'est pourtant facile de se dire : « Dieu est là ; il me voit ; et si je viens à faiblir sous la tâche, il me soutiendra. »

Le chrétien, enfin, travaille selon l'ordre voulu par Dieu. Il accepte la besogne choisie par la Providence pour lui spécialement. Il l'accomplit sans hésiter. Mais jamais il n'aurait l'idée d'en faire une faute, un péché ; il laisse là ses outils quand il le doit. On ne le verra pas ouvrer les jours défendus. Il respecte le dimanche et les fêtes que le Seigneur s'est réservés.

« Qui travaille prie ». C'est vrai, et il faut qu'il en soit ainsi. Mais il ne peut en être ainsi qu'à la condition, en travaillant et au moment où l'on travaille, d'avoir conscience d'accomplir la volonté divine, de savoir rester uni à Dieu et de lui offrir ses peines et ses sueurs, ses succès et ses revers. Autrement, loin d'être une prière, un acte de sanctification, le travail, pour noble qu'il soit en lui-même, devient une ingratitude et une offense envers le Maître de toutes choses, et, pour l'âme, une perdition. Au lieu qu'il devrait élever l'homme vers le ciel, il le lui fait oublier en le rivant à la terre. Bien loin de le grandir, il l'animalise.

Que notre labeur soit donc vraiment pour notre âme ce qu'il doit être : un puissant moyen de sanctification. Il le sera, nous l'avons dit, s'il est une prière. Il le sera si nous ne perdons pas de vue qu'il est une expiation. L'Eglise nous le rappelle, quand, dans l'office de la Sainte Famille, elle met cette parole sur les lèvres de Notre-Seigneur : « J'arroserai mes membres de mes sueurs avant de les rougir de mon sang. Pour racheter les hommes, il faut aussi cette expiation ». Puisque, selon S. Paul, nous devons parfaire en notre corps la Passion du Christ, nous ne nous contenterons pas de la souffrance : nous y ajouterons le travail ; les deux termes, d'ailleurs, ne sont-ils pas souvent synonymes ?

Enfin — cette considération ne semble pas inutile — si l'oisiveté est la mère de tous les vices, il est bien vrai de dire que le travail, le travail manuel plus encore que l'autre, qui combat la paresse et l'orgueil, engendre la vertu...

Daigne le « Modèle des travailleurs » nous faire comprendre toutes ces simples et grandes vérités ! Nous lui dirons, avec Pie X qui l'aimait tant : « Glorieux S. Joseph, modèle de tous ceux qui sont voués au travail, obtenez-moi la grâce de travailler en esprit de pénitence, pour l'expiation de mes nombreux péchés ; de travailler en conscience, mettant le culte du devoir au-dessus de mes inclinations ; de travailler avec reconnaissance et joie, regardant comme un honneur d'employer et de développer par le travail les dons reçus de Dieu ; de travailler avec ordre, paix, modération et patience, sans jamais reculer devant la lassitude et les difficultés ; de travailler surtout avec pureté d'intention et avec détachement de moi-même, ayant sans cesse devant les yeux la mort et le compte que je devrai rendre du temps perdu, des talents inutilisés, du bien omis et des vaines complaisances dans le succès, si funestes à l'œuvre de Dieu. Tout pour Jésus, tout pour Marie, tout à votre imitation, ô patriarche Joseph ! Telle sera ma devise à la vie et à la mort. Ainsi soit-il. »

[1] P. Ch. Parat.
[2] P. Lecanuet, *Montalembert*, t. III, p. 78-79.
[3] *Exercices Spirituels.*

LA PREDICATION DES CHOSES QUI NOUS ENTOURENT

26

L'agneau

Notre prédicateur de ce soir a une bien faible voix : il ne fait entendre qu'un petit bêlement. C'est l'animal le plus doux, le plus inoffensif, qui n'a même rien pour se défendre. L'abeille et la guêpe ont leur dard, le cheval a ses sabots, la vache ses cornes, le chat ses griffes ; seul l'agneau n'a rien pour se défendre. Ecoutons-le.